ARMAND SILVESTRE

Le NU au Salon

(Champ de Mars).



CHAMP DE MARS

24e VOLUME DE LA COLLECTION

PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS

53TER, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53TER

1897

Le NU

AU

SALON DE 1897

(Champ de Mars)

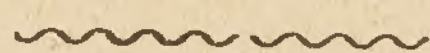
PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD ET Cie

23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 23

Paris. Salon

cut Paris Salon 1897

ARMAND SILVESTRE



LE NU

AU

SALON de 1897 (Champ de Mars)

ILLUSTRÉ PAR TOMAZKIEWITZ



PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53ter, Quai des Grands-Augustins, 53ter
1897



TABLE DES MATIÈRES

Aman-Jean	La Beauté.
Aublet.	Femme couchée. . . .
Aublet.	En plein air.
Auburtin	Fragment de panneau décoratif.
Barrau	Danaé.
Bernard (Valère) . . .	La Vigne.
Botkine	Jeune fille.
Bouvet.	Soir.
Braun	Avant le bal masqué.
Carl Kate (Mlle). . . .	L'Iris.
Chaffanel.	Où est celui qu'aime mon âme.
Courtois	L'Amour au banquet
Dubufe (Edouard) . . .	Cendrillon.
Durst	Au bord de l'étang.
Féliu	Remords.
Fleury.	Le Modèle.

Frappa. . . . . Coucou.
Guyon. . . . . Etude de jeune fille.
Jeidels. . . . . Madeleine.
Kazak. . . . . Soleil d'Orient.
Kollmann. . . . . . Lucette.
Lerolle . . . . La Toilette.
Lucas. . . . . Marguerite.
Mangeant. . . . . . Vision de l'été.
Ménard (R.). . . . . Nue devant la mer.
Robinson. . . . . . . Etude de nu.
Sain (E.). . . . . . La Vérité.
Sala (Jean) . . . . . L'Eté.
Sonnier . . . . Inquiète
Sonnier . . . . L'heure du bain.
Schultz-Wettel . . . . A la cheminée.
Visconti . . . . Rêve mystique.



A THÉODORE RIVIÈRE

LE VAILLANT SCULPTEUR

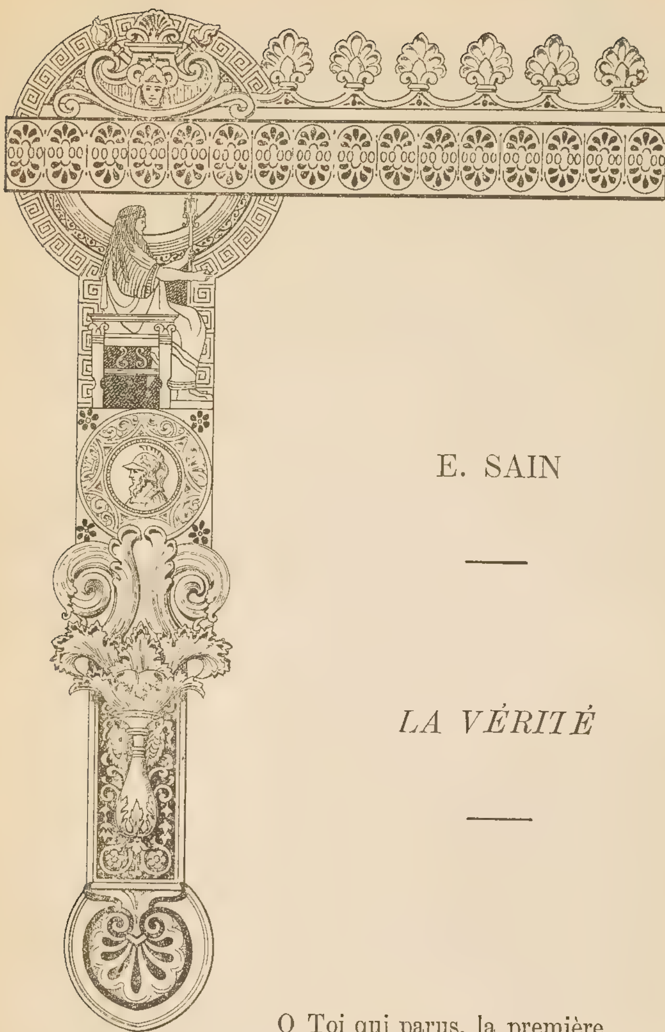
Nous nous sommes rencontrés, souvent, mon cher Rivière, dans l'admiration commune et éperdue du corps féminin dans sa nudité chaste et triomphante. C'est pourquoi je vous dédie, et en souvenir de mon amitié comme en témoignage de ma haute sympathie artistique pour votre œuvre, ce nouveau volume de mes NUS AU SALON *où sa gloire est célébrée une fois encore. J'aurais aimé l'écrire sur vos merveilleuses images de femmes nues et si originalement décentes et voluptueuses à la fois, et, à celles-ci, je consacrerai certainement, un jour, un autre poème.*

En attendant, acceptez l'offrande de celui-ci, mon cher Rivière, où vous retrouverez, du moins, avec la ferveur qui réunit nos esprits sur cet immortel sujet, une preuve de ma sincère affection.

ARMAND SILVESTRE

Mai 1897.





E. SAIN

LA VÉRITÉ

O Toi qui parus, la première,
Aux marches de l'Humanité,
Portant à ton front la lumière,
Incorruptible Vérité ;

Toi qui, des profondeurs de l'onde
Et, d'un gouffre aux yeux inconnu,
Dressas, pour éclairer le monde,
Ton corps glorieusement nu ;

Toi qui, par delà les années,
Proclamas le droit du Réel,
Vengeresse des Destinées
Que trahit le rêve du ciel.

O Toi dont la claire prunelle
Chasse les ombres de la Nuit ;
O consolatrice éternelle
De ceux dont le Rêve s'enfuit ;

De ceux que la Justice affâme
Recours éternelle ici bas,
Qui te fit pareille à la Femme,
Femme étrange qui ne mens pas ?

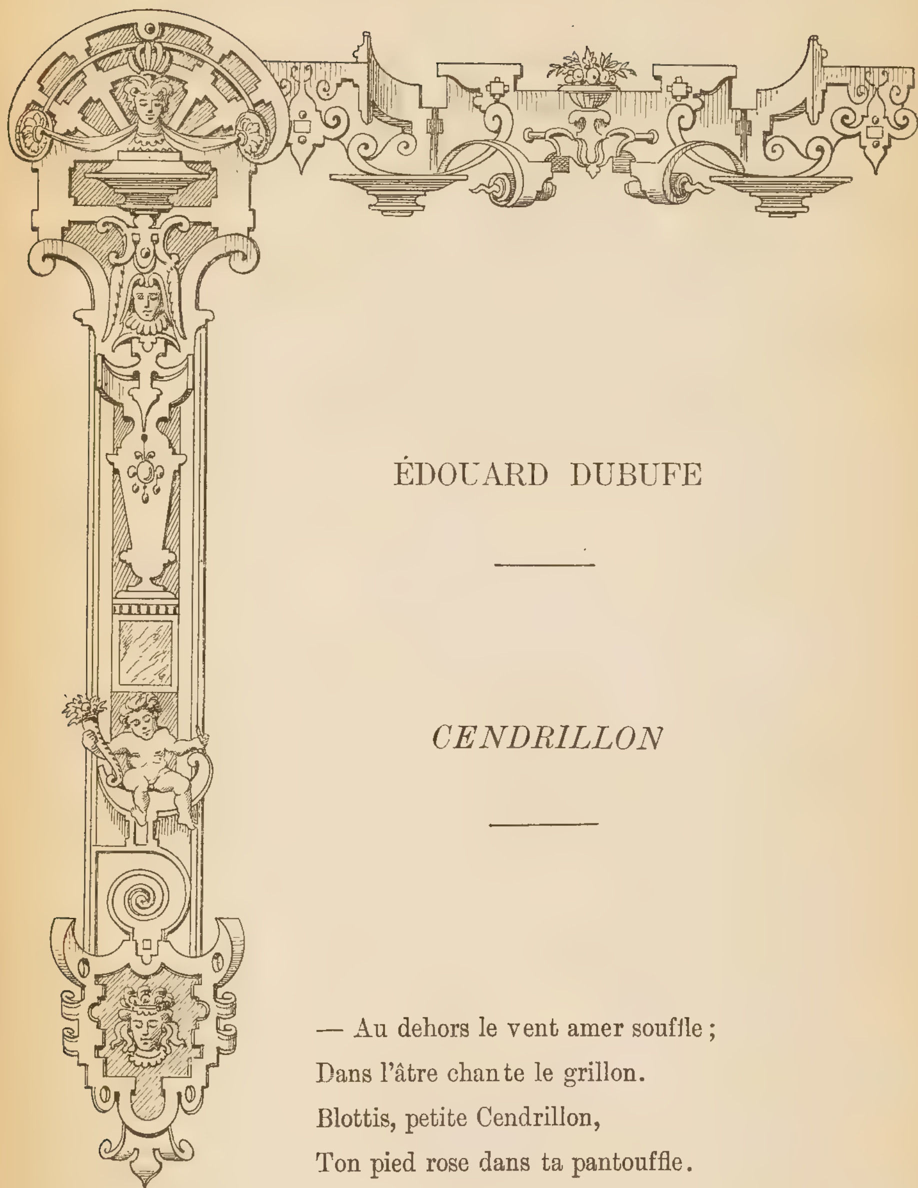
N'as-tu jamais entendu dire
Que tout nous trompe chez tes sœurs,
Leur voix divine et leur sourire
Et leurs yeux aux feintes douceurs.

Et que leurs cœurs sont infidèles,
Leurs serments pleins d'inanité,
O Vérité, toi qui n'as d'elles
Que la splendeur de leur Beauté ?...

A moins — car parfois en moi-même,
Je l'ai pensé secrètement —
Que sous ton féminin emblême,
Se cache un autre enseignement :

C'est que tout, dans la Nuit profonde,
Leurre nos espoirs superflus
Et qu'il n'est de vrai, dans ce monde,
Que les bras blancs et les seins nus !





ÉDOUARD DUBUFE

CENDRILLON

— Au dehors le vent amer soufle ;
Dans l'âtre chante le grillon.
Blottis, petite Cendrillon,
Ton pied rose dans ta pantoufle.

Sous le coquet ajustement
Dont Nature fut couturière,
Jetant un regard en arrière,
Tu rêves du Prince Charmant

Qui, la veille, au bal, t'a choisie
Pour te conter mille douceurs,
Au grand désespoir de tes sœurs,
Cendrillon, fleur de Poésie,

Et qui, sous le brillant atour
Improvisé par ta marraine,
Sentent ta grâce souveraine,
Doucement te parla d'Amour.

— Au dehors le vent amer souffle ;
Dans l'âtre chante le grillon.
Blottis petite Cendrillon,
Ton petit pied dans ta pantouffle.

Eh ! parbleu ! ce prince Charmant
Me paraît s'être montré sage,
En devinant, sous ton corsage,
Ce que tu caches d'agrément.

Car tel est sage qui devine,
Sous le mensonge des habits,
— Comme sous sa gangue un rubis, —
La forme secrète et divine.

Et c'est un poème accompli
Que celui de ta beauté nue
Et, dans sa splendeur ingénue,
Ton jeune corps chaste et sans pli.

— Au dehors le vent amer souffle ;
Dans l'âtre chante le grillon,
Cache, petite Cendrillon
Ton pied mutin dans ta pantouffle !









GUYON

ÉTUDE DE JEUNE FILLE

Toi qui portes au front la fleur de la Jeunesse,
Et les feux de l'Aurore en l'or de tes cheveux,
Toi vers qui monteront des soupirs et des vœux,
Sache qu'il ne se peut que notre âge renaisse !

Toi qui, pour écouter la chanson du chemin,
De tes doigts blancs et fins découvres ton oreille,
Pour qui le jour naissant n'a pas encor de veille,
Sache qu'il faut aimer pour attendre demain !

Sache que, par delà la douceur de ton rêve,
Le ciel dont ton regard suit le fuyant contour,
L'astre mystérieux de tes destins se lève
Et s'allume, pour Toi, le soleil de l'Amour.

Va ! ne hâte pas trop sa périlleuse aurore,
La flamme qui déjà brûle son cœur lointain.
— Aux songes innocents livre ton âme encore
Et n'écoute, dans l'air, que le chant du matin :

— « Une vague d'or, au levant,
Par un souffle d'aube poussée,
Monte, en cent ruisseaux dispersée,
Et s'éparpille dans le vent.

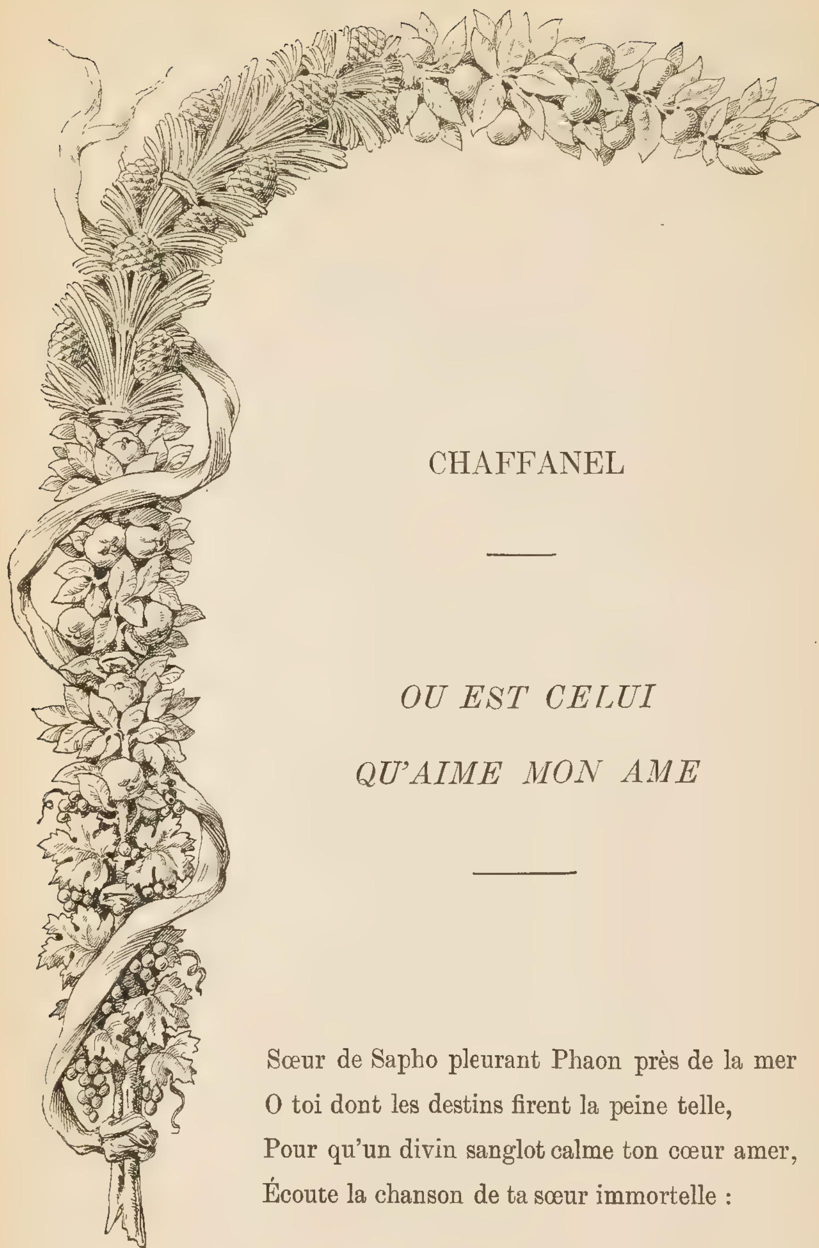
Le gazon mouillé des prairies
Où la rosée a mis ses pleurs,
L'eau qui fuit et toutes les fleurs
Se revêtent de pierreries.

Le soleil est un joaillier,
A tous indulgent et superbe,
Et qui, sur le moindre brin d'herbe,
Égrène un splendide collier.

Quand, sur l'oreiller de batiste,
Il ouvre tes grands yeux d'enfant,
Il y fait briller, triomphant,
L'éclat d'une double améthyste.

Et, sous ton beau regard vainqueur,
A tes pieds qu'un rayon colore,
Je voudrais, pareil à l'aurore,
Verser la pourpre de mon cœur!





CHAFFANEL

OU EST CELUI
QU'AIME MON AME

Sœur de Sapho pleurant Phaon près de la mer
O toi dont les destins firent la peine telle,
Pour qu'un divin sanglot calme ton cœur amer,
Écoute la chanson de ta sœur immortelle :

— « Celui qui passait triomphant,
Debout dans sa grâce farouche,
Sous l'or de ses cheveux d'enfant
Dont le flot attirait ma bouche,
Celui dont la feinte douceur
M'atteignit de blessures telles,
C'était Phaon, le beau chasseur,
Dont les flèches étaient mortelles !

« Comme Phébus, l'archer des cieux
Dont nul ne fuit la flèche sainte,
Il passait, lent et gracieux,
Le front couronné d'hyacinthe :
Vainqueur, il traînait sur ses pas
Mon âme par lui déchirée,
Et mon sang qu'il ne voyait pas
Empourprait sa route sacrée.

« Pareil au feu de l'orient
Qui monte des bords de la plaine,
Il s'était levé souriant
Dans le ciel d'or de Mitylène.
O Jour pour moi sans lendemain !
De mes yeux cachant la brûlure,
Aveugle, j'ai pris son chemin
Aux parfums de sa chevelure.

« Mon cœur ne s'est pas révolté
Contre la loi qui porte en elle,
Que de l'éternelle beauté
Vienne la torture éternelle.
Toi qui fis descendre aux enfers
Mon âme à ton charme asservie,
Phaon, les maux que j'ai soufferts,
Je les pleure et je les envie ! »

Telle exhale, dans l'air, ton cœur silencieux,
Toi qui pleures l'absent qui fut pour toi le Rêve !
Car la douceur des chants nous fait l'heure plus brève,
Et la lyre nous vient de la pitié des cieux !









DURST

—

AU BORD DE L'ÉTANG

I

Ayant pour oreiller sa sombre chevelure,
Pour lit elle a choisi la douceur des gazons ;
Tamisé par le voile épais des frondaisons,
Le Soleil, sur sa chair, amortit sa brûlure.

De sa fière Beauté mesurant les accords,
Comme pris des remords de sa course éternelle,
Le Temps sur son repos laisse planer son aile ;
L'air vibrant s'alanguit au toucher de son corps.

Des monts échevelés aux vallons revenue ;
Elle écoute jaser dans l'ombre les ruisseaux ;
Le feuillage léger des jeunes arbrisseaux
Penche ses frais baisers sur son épaule nue.

Telle elle resplendit dans le matin vermeil,
Aux caresses de l'air livrant son corps superbe,
S'enivrant aux senteurs des grands bois et de l'herbe
Où s'en viennent mourir les flèches du soleil !

Sur l'herbe tiède encor du baiser de l'aurore
Sa chair vient chastement rayonner à son tour
Et, son éclat, venant après l'éclat du Jour,
Illumine les bois, l'air et le flot sonore.

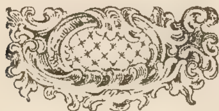
Écoutez ! Tout à coup soufflant dans les roseaux,
A travers les taillis, sur l'onde qui s'enchante,
Du dieu Pan rajeuni l'âme s'éveille et chante
La beauté de la femme et la douceur des eaux !

II

Jaloux de ses blancheurs insignes,
Autour de son corps triomphant,
Que sa beauté seule défend,
S'est abattu le vol des cygnes.

Leurs ailes, aux frissons tremblants,
Sur les bords brisant les pervenches,
S'enflent comme des voiles blanches
Pour voguer jusqu'à ses pieds blancs.

Et, sous l'amoureuse feuillée
Qu'un coup de soleil déborda,
L'âme perverse de Léda
Sourit encor sous la feuillée !





SONNIER

INQUIÈTE

Cependant que le vent passe dans les roseaux,
Près du lac qu'enchantait la voix de Philomèle,
Inquiète, elle entend une voix qui se mêle,
Sous les taillis lointains, à la plainte des eaux.

Et, ramenant le long de ses jambes mouillées,
Le voile qui s'emperle au toucher de sa chair,
Elle écoute monter, dans la tiédeur de l'air,
La frémissante voix qui dit sous les feuillées :

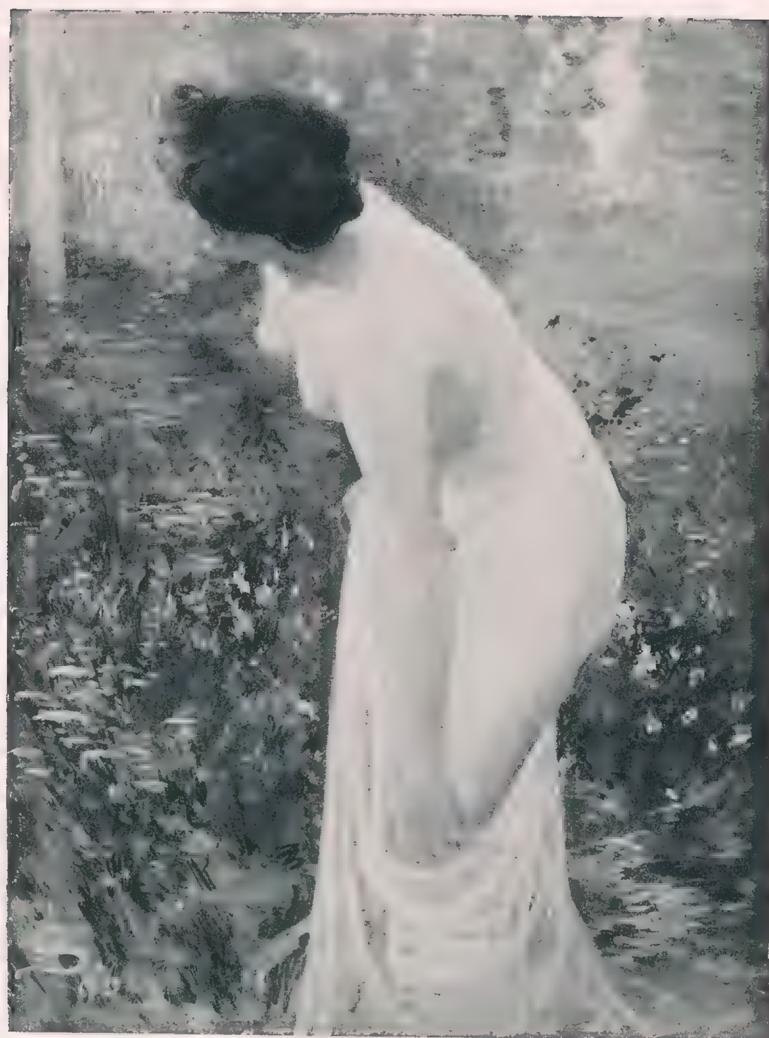
— « Des bords vermeils du ciel changeant,
Voici que la clarté ruisselle
Et que la rosée étincelle
Partout, en poussière d'argent.
— Quand sur la bruyère endormie,
Tu poseras ton pied mutin,
Toutes les splendeurs du matin
S'éveilleront pour t'adorer, ô mon amie !

« L'alouette dans le ciel clair,
Au bord du toit les hirondelles,
Partout un frémissement d'ailes
Met un frisson joyeux dans l'air.
— Quand, près de la source endormie,
Tu viendras parmi les roseaux,
Toutes les chansons des oiseaux
S'éveilleront, pour te chanter, ô mon amie !

Des bois qui bordent le chemin
Monte et se répand sur la plaine
Un souffle où se confond l'haleine
Des violettes et du jasmin.
— Quand, sous la feuillée endormie
Nous marcherons d'un pas discret,
Tous les parfums de la forêt
S'éveilleront, pour t'embaumer, ô mon amie ! »

Femme, ne tremble plus sous le réveil du jour,
Ne cache plus ton corps sous l'inutile toile.
Montre à Celui qui vient ta nudité sans voile.
Celui qui chante ainsi sous le bois, c'est l'Amour !









AUBLET

FEMME COUCHÉE

Dans l'herbe profonde couchée
Qui caresse son corps charmant,
Elle savoure doucement
La fraîcheur par l'ombre épanchée.

De grands iris, à ses pieds nus,
Dressent leur feuillage de glaives
Et, par essaim chantant, les rêves
Autour de son front sont venus.

La gloire du Printemps s'éveille
Autour de son corps enchanté,
Et de sa sereine Beauté
Autour d'elle tout s'émerveille.

Vertes, tes libellules font,
Sur les roseaux à cîme frêle,
Sonner la vitre de leur aile
Alentour du grand lac profond.

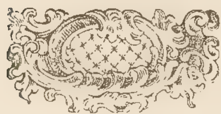
Le ruisseau qui, sous la ramure,
Mesurant les instants trop courts,
Laisse fuir, en chantant, son cours,
La célèbre de son murmure.

Et, sous leurs grands cils de joncs verts,
Sur l'eau morts aux reflets d'opâles,
Les yeux d'or des nénuphars pâles,
Pour la mieux voir se sont ouverts.

Car tout, dans l'immense nature,
Se recueille amoureusement
Devant la belle créature
Qui rêve au bond du lac dormant :

Les grands bois dont l'ombre est plus douce,
La berçant sous leur frondaison,
Et jusqu'au petit brin de mousse
Qui palpite dans le gazon.

Tout dit, les cieux, la terre et l'onde,
Devant ta sereine Beauté,
Qu'il n'est gloire, en ce triste monde,
Que la Femme en sa nudité !





MANGEANT

VISION DE L'ÉTÉ

Enchantement pour les poètes,
Et rêve pour les matelots,
Vous apparaissez sur les flots,
Blanches sœurs des blanches mouettes,

Femmes dont le corps enchanté,
Nacré comme les coquillages,
Trace, dans l'onde, des sillages
Où se mire votre Beauté.

Femmes aux chevelures sombres,
Femmes aux chevelures d'or
Qui, dans la vague au mol essor,
Mettez des clartés et des ombres ;

Sirènes dont le chant joyeux,
Fait d'un sourire à votre bouche,
Ne prédit nul destin farouche
Aux mortels qu'ont charmés vos yeux,

Aux compagnes plutôt pareilles
De Nausicaa, quand la mer,
Devant Ulysse au cœur amer,
En fit resplendir les merveilles.

Corps de vierges, souples et doux
Comme les lichens de la grève,
Fleurs harmonieuses du Rêve
Que berçaient les reflux jaloux.

Derrière la roche où la joie
De vos jeux s'ébat doucement,
Sur le chemin du firmament
Le soleil déclinant flamboye.

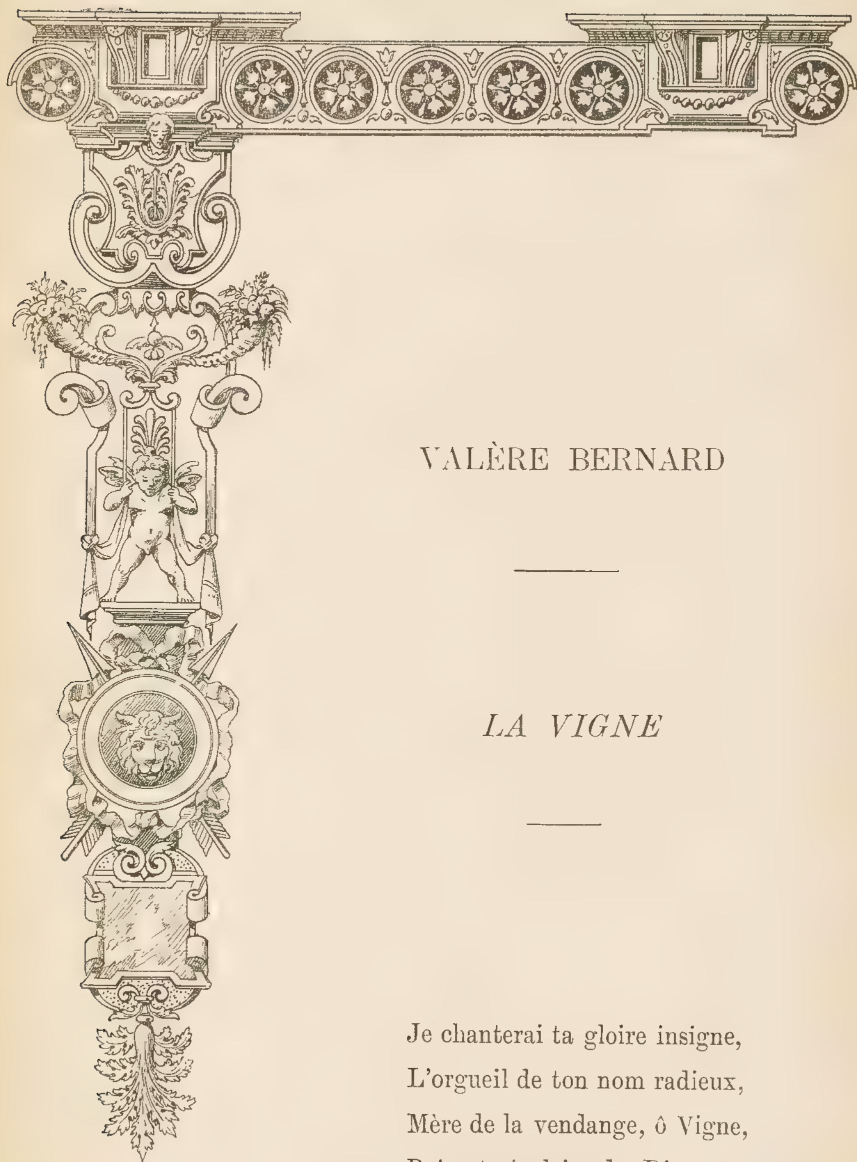
Et c'est la gloire de l'Été
Jusque sur les flots descendue,
Qui, des rives de l'étendue,
S'en vient baiser votre beauté,

Et des caresses de la lame
Illuminant les bleus sillons,
Sur vos corps, avec ses rayons,
Verse sa douce et chaude flamme !






VALERE BERNARD



VALÈRE BERNARD

LA VIGNE

Je chanterai ta gloire insigne,
L'orgueil de ton nom radieux,
Mère de la vendange, ô Vigne,
Présent séculaire des Dieux !

Charme de l'existence brève,
O Vigne dont le sang vermeil
Verse, à l'humanité, le Rêve,
Avec les rayons du soleil,

O Vigne immortelle et féconde,
Fleuve plus doux que le Léthé,
Qui portes aux veines du monde,
La chaleur avec la gaîté !

— J'aime cette image où tu mêles,
Alentour de deux troncs jumeaux,
Les corps de deux femmes jumelles
Et souple comme tes rameaux.

Doublant ainsi leur beauté nue
Et formant un couple charmant,
Elles font monter, sous la nue,
Leur gracieux enlacement.

Telles on voit le long des treilles,
Aux derniers jours de Messidor,
Se pendre deux grappes pareilles
Sous le vol des abeilles d'or.

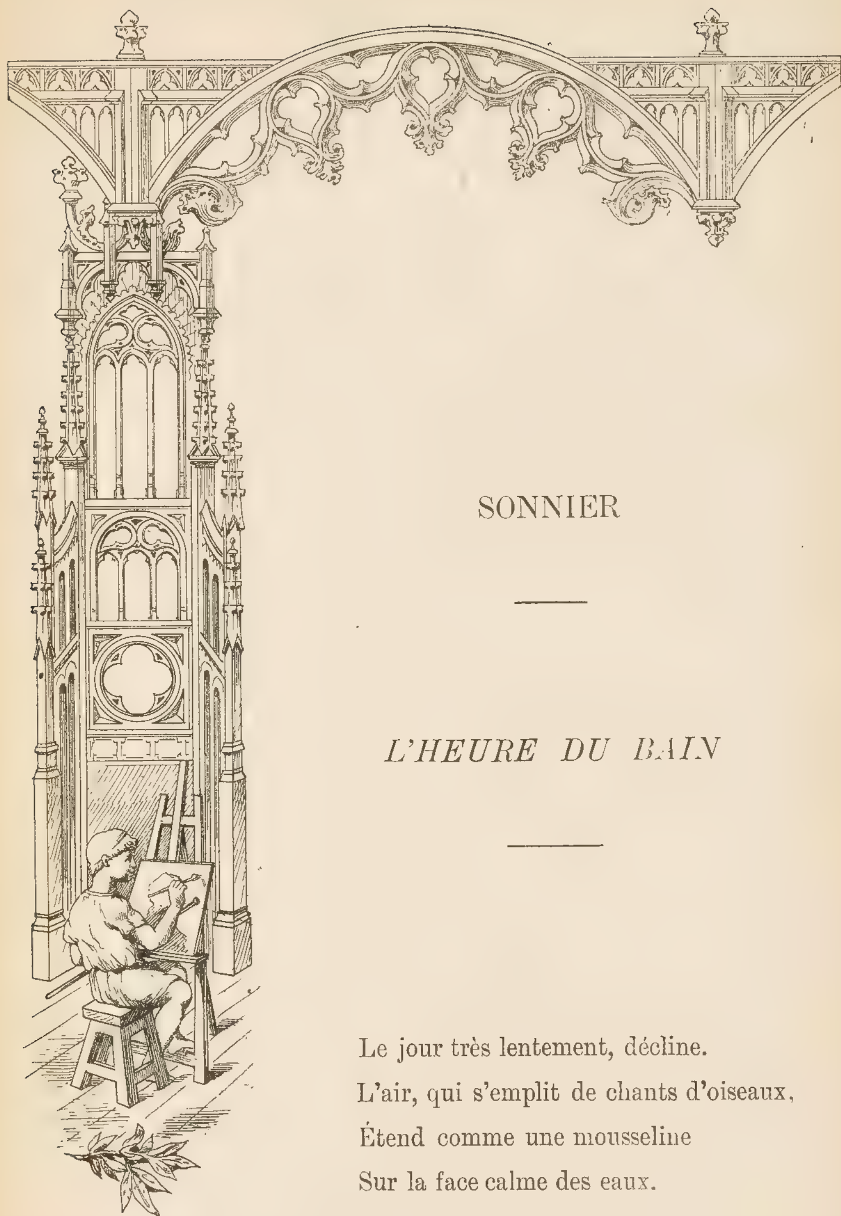
Leur chaste baiser qu'effarouche
La brise aux souffles pénétrants
Doit mettre, sur leur jeune bouche,
La saveur des vins enivrants.

Et, — trait exquis je recueille,
Exemple à faire ressortir : —
Aucune n'a pris une feuille
A tes branches pour s'en vêtir ;

Si bien, que des pieds à la joue,
Et de l'orteil rose au nez fin,
Charmé, notre désir se joue
Tout le long de leur corps divin.

O Vigne dont l'orgueil décore
Ces deux troncs aux rameaux brisés,
Le meilleur vin qui soit encore
C'est le vin rouge des baisers !





SONNIER

L'HEURE DU BAIN

Le jour très lentement, décline.
L'air, qui s'emplit de chants d'oiseaux,
Étend comme une mousseline
Sur la face calme des eaux.

Ce n'est pas le couchant encore,
Entr'ouvant l'aile du sommeil,
Et, comme une nouvelle aurore,
Faisant le bord du ciel vermeil.

Déjà, pourtant, tout se recueille
Alentour du beau lac dormant,
Au bois profond dont chaque feuille
Sent un léger frémissement.

Le vol des papillons se penche
Sur l'alanguissement des fleurs ;
Les anthémis et la pervenche
Mêlent leurs discrètes pâleurs.

Au pied strié d'argent d'un saule,
Assise très nonchalamment,
Elle montre sa blanche épaule
Au regard clair du firmament.

Car l'heure charmante est venue
De livrer, aux baisers de l'air,
La splendeur de sa beauté nue
Et le calme éclat de sa chair,

Et l'orgueil savoureux des lignes,
Et les contours délicieux
Qui tenteraient l'amour des cygnes,
S'ils habitaient encor les cieux!

L'heure de rafraîchir dans l'onde
Tous ces charmes, lassés du jour,
Que guette, dans la Nuit profonde,
L'œil impatient de l'Amour.

L'heure voluptueuse et douce
Où, sous les souffles apaisés,
Plus tentants sont les lits de mousse,
Et l'ombre a de plus frais baisers!









AUBLET

EN PLEIN AIR

I

Sous les bois emperlés des larmes du matin,
Et sur le frais gazon les nymphes sont venues.
Le flot qui fume encor dans le jour incertain
A baisé leurs bras blancs et leurs poitrines nues.

Leur beauté luit parmi le prestige éclatant
De tout ce que la nuit enfermait dans ses voiles
Et, tristes d'avoir fui sans les voir, on entend
Pleurer au fond du ciel les dernières étoiles.

Une rose clarté s'épanche sur les eaux
Des bords de l'horizon où le soleil s'allume,
Et le jour, frémissant aux cîmes des roseaux,
Met des nappes d'argent sur le grand lac qui fume.

II

Sur les bords du grand lac d'argent,
Découvrant leurs épaules nues
Et, dans l'air matinal songeant,
Les nymphes blanches sont venues.

Celle-ci tend sa main d'enfant
Aux fraîcheurs de l'onde qui passe ;
Celle-là cherche, dans l'espace,
L'orgueil de son corps triomphant.

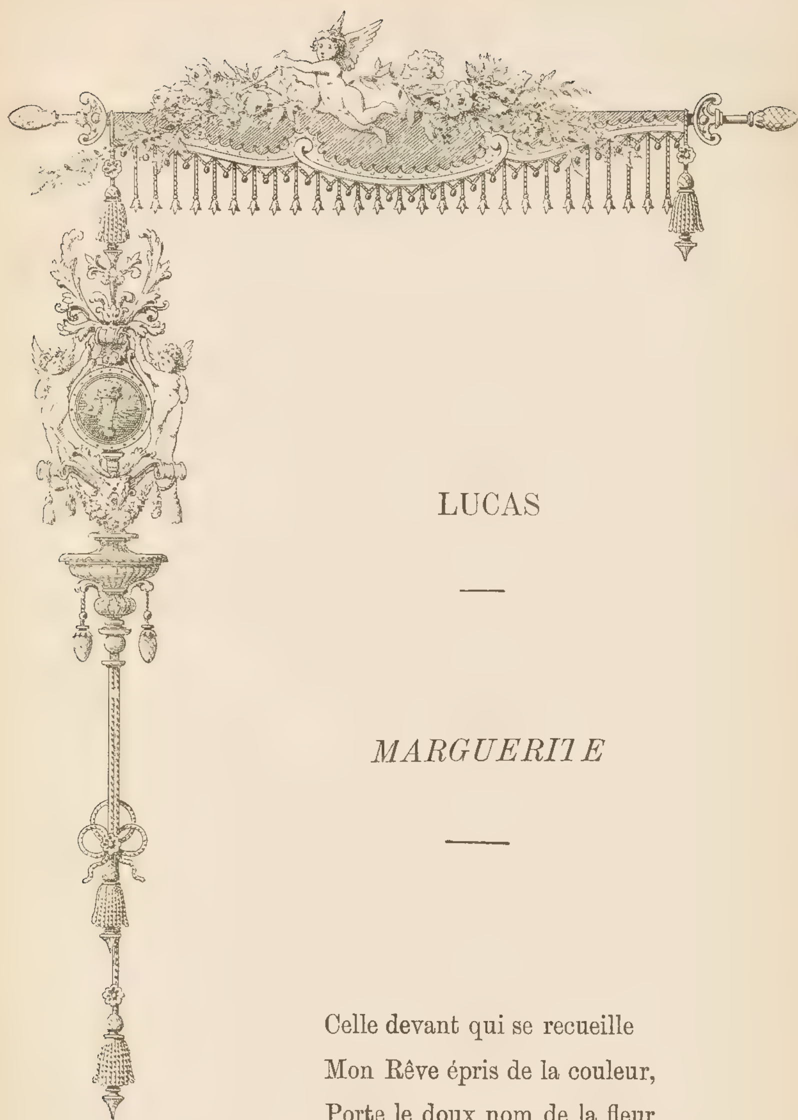
Par leur propre image attirées
Dont le flot redit les douceurs,
Elles penchent leurs grâces sœurs,
Sous les frondaisons éplorées,

Vers le grand lac dont le flot clair,
Effleuré par les demoiselles,
Mêle au bruit léger de leurs ailes
Une hymne aux gloires de la chair,

Une hymne à ta gloire éternelle,
Corps féminin, corps gracieux,
Que jadis un cygne des cieux
Couva des blancheurs de son aile.

Corps auguste dont la Beauté,
De son mystère nous énivre
Et seule, console de vivre
La défaillante humanité !





LUCAS

MARGUERITE

Celle devant qui se recueille
Mon Rêve épris de la couleur,
Porte le doux nom de la fleur
Que la main des amants effeuille ;

De la fleur au simple contour
Qui dans les verts gazons s'étale,
Dont, sous les doigts, chaque pétale,
Au zéphyr s'envole à son tour.

Est-ce à dire, ô blanche inconnue!
Qui de tes bras voiles ton front,
Qu'au vent aussi s'envoleront
Les splendeurs de ta beauté nue;

Et que tant de charmes divers,
Enchantement des cœurs moroses,
Aussi fragiles que les roses,
Fuiront sur l'aile des hivers.

Quoi? tant de grâces effacées
Par l'œuvre stupide du Temps,
Et tant de trésors éclatants
Dissipés par ses mains glacées!

L'orgueil sombre de ces cheveux,
De ce torse aux blancheurs de cygne!
Ce que fut, dans sa forme insigne,
Ce jeune corps souple et nerveux!

Ah ! que plutôt l'Amour te cueille,
Toi qui, sous ta chère pâleur,
Portes le doux nom de la fleur
Que la main des amants effeuille !

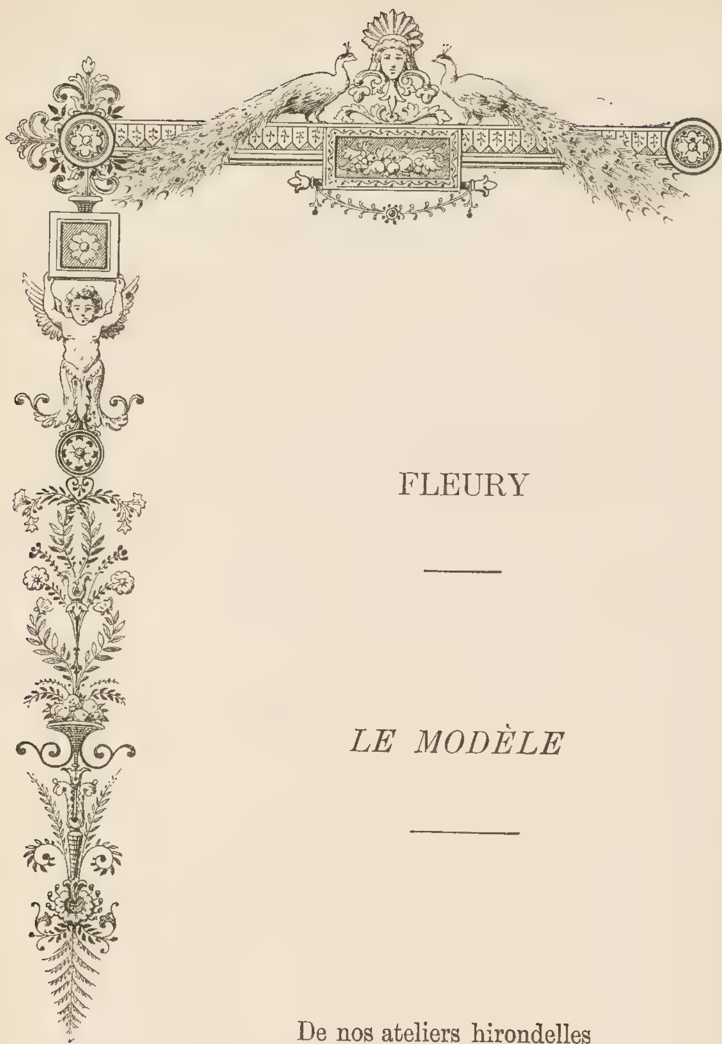
Que ce soit les baisers ardents,
Acharnés à ta beauté nue,
Qui, mordant ta chair ingénue,
La déchiquètent sous leurs dents !

Et que, plutôt qu'aux ans jeté,
Gardant son immortelle empreinte,
Ton corps s'écrase sous l'étreinte
Mortelle de la Volupté !









FLEURY

LE MODÈLE

De nos ateliers hirondelles
Que l'automne ne chasse pas,
Je veux célébrer vos appas ,
Corps impeccables, ô Modèles !

Que de dames, en vérité,
Dont la mode embellit les charmes,
Perdraient le plus sûr de leurs armes
En revêtant la nudité !

Seules, en ce monde où tout leurre,
Mais surtout l'art du vêtement,
Vous représentez dignement
La probité que rien n'effleure.

Seules, sous les regards jaloux,
Vous êtes honnêtes et franches ;
Vos seins, et vos bras et vos hanches
Et le reste sont bien à vous !

— Plus qu'à vos amoureux, fidèles
A l'Art qui règne non vêtu,
Je veux chanter votre vertu,
Ames candides, ô Modèles !

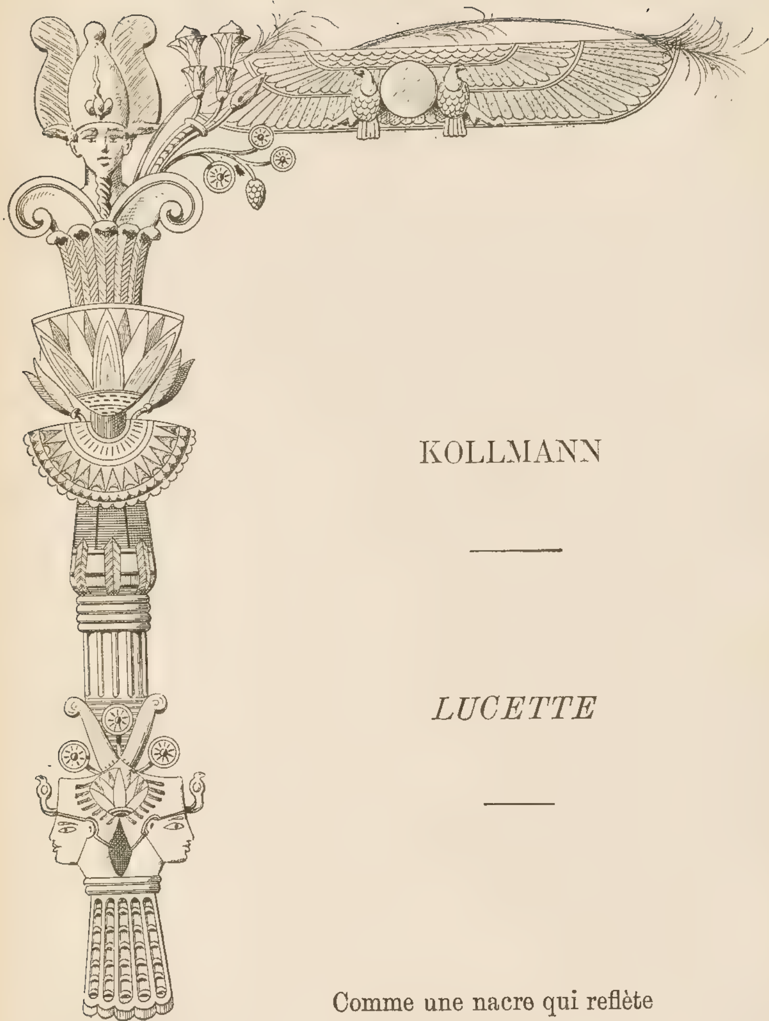
Que de dames, en vérité
Qui d'être pures se font gloire,
Refusent cependant d'y croire
Avec quelque malignité !

Elles vous trouvent impudiques
A vous montrer sans vêtement,
Et se rengorgent fièrement
Dans leurs toilettes méthodiques.

Si les femmes de tous les temps
Avaient cru ces billevesées
Je crois que nos pauvres Musées
N'auraient pas beaucoup d'habitants !

— Sans hésiter, gaussez-vous d'elles,
En ce monde mal fréquenté,
Il n'est vertu que la Beauté
Esprits très sages, ô Modèles ?





KOLLMANN

LUCETTE

Comme une nacre qui reflète
Toutes les finesses de l'air,
Votre beau corps souple, ô Lucette!
Semble un caprice de la chair;

Une impalpable et douce chose,
Fugitive sous le toucher,
Comme le pollen de la rose
Qu'un souffle peut effaroucher;

Une haleine de poésie
Que fixe un gracile contour;
Un peu moins qu'une fantaisie,
Un peu plus qu'un rêve d'amour !

Votre élémentaire toilette
— Vous êtes bien avec si peu ! —
Enhardit mon cœur, ô Lucette !
A vous faire un tremblant aveu :

— « Sous la treille où la clématite
Disperse ses flèches d'argent,
Cet avril, par un ciel changeant,
Nous irons tous deux, ma petite.

La chanson qui descend des nids,
Le parfum qui monte des roses,
Enlaceront nos cœurs moroses
Dans des bercements infinis.

Et peut-être, sous le ciel bleu
Où tout est tendresse, où tout aime,
Tu sentiras enfin, toi-même,
Le désir de m'aimer un peu !

Supprimant tout ce qui dérobe
L'astre qui, sous mes yeux, a lui,
Tu ne garderas de ta robe
Que ce qu'il t'en reste aujourd'hui.

Et, pour coiffure une violette,
Au fond du bois aventureux,
Nous causerons, en amoureux,
Si tu le veux, blanche Lucette !









LEROLLE

LA TOILETTE

L'eau lustrale, de sa caresse,
A ranimé l'éclat des chairs,
Et réveillé des tons plus clairs
A leur fermeté charmeresse.

D'une nacre au reflet vermeil,
— De l'épaule à l'orgueil des hanches, —
Il a teinté les formes blanches
Encore tièdes du sommeil.

Sur les talons ourlés de rose,
Prolongeant la ligne des flancs
La croupe, aux contours opulents,
Très voluptueusement repose.

Une main, sur le bras tendu,
Pour réchauffer la peau trop fraîche
Promène le linge qui sèche
Et rend le velouté perdu.

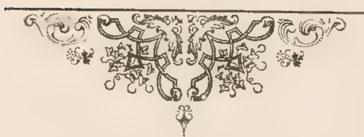
Et la tête, dans la pénombre,
Sur le cou massif et nerveux,
Dresse la nuit des noirs cheveux
Qui profilent leur masse sombre

Sur le fond neutre aux sourds décors,
D'où, — comme d'un soir de Décembre —
Se dégage, à travers la chambre,
La clarté vivante du corps.

Le poids auguste des mamelles
Que façonnèrent les baisers,
Au-dessus des flancs apaisés,
Dessine ses rondeurs jumelles.

— Femme, pourquoi, dès le matin,
Aux bras qui te cherchent farouche,
Fuis-tu la tiédeur de la couche
Où pleure un amour clandestin ?

A moins que, faussement rebelle,
Sous cette caresse des eaux,
Ce soit, pour des baisers nouveaux,
Que tu veux te faire plus belle !





R. MÉNARD

NUE DEVANT LA MER

Toi qui, devant la mer immense, seule et nue,
Une main sur ton sein, l'autre dans tes cheveux,
Ecoutes la chanson du flot, entends les vœux
Qui s'élèvent, vers toi, d'une lèvre inconnue :

I

« Voici que le printemps jette sur les chemins
Son beau manteau d'azur, de pourpre, d'hyacinthe,
Et, sentant croître une aile à sa nudité sainte,
Emporte jusqu'aux cieux l'haleine des jasmins.

« Partout son vol léger trace un sillon de joie ;
Dans un bruit de baisers montent ses pieds vermeils,
Et les liens déchirés des stupides sommeils,
Dans l'éther affranchi volent en fils de soie.

« Tout est enchantement, extases, infini
Sur les mouts, dans les prés, dans la forêt austère,
Le long des fleuves bleus, partout où sent la terre
Un germe fécond mordre à son flanc rajeuni.

« Près de la mer stérile, et qui ne porte en elle
Que des fleurs sans parfum et qu'un feuillage amer,
Tu demeures, tandis que, pareil à la mer,
Mon cœur roule à tes pieds une plainte éternelle !

II

« Lorsque la mer et Toi, vous êtes face à face,
Abîmes toutes deux, toutes deux sans remords,
Le flot où tout se perd, ton cœur où tout s'efface,
En se parlant tout bas, comptent-ils bien leurs morts !

« Toi, la Beauté qui luit, elle, la mer qui rêve,
Terrestres infinis sous l'infini des cieux,
Lorsque vous vous touchez, s'élève, de la grève,
Des oublis révoltés l'hymne silencieux.

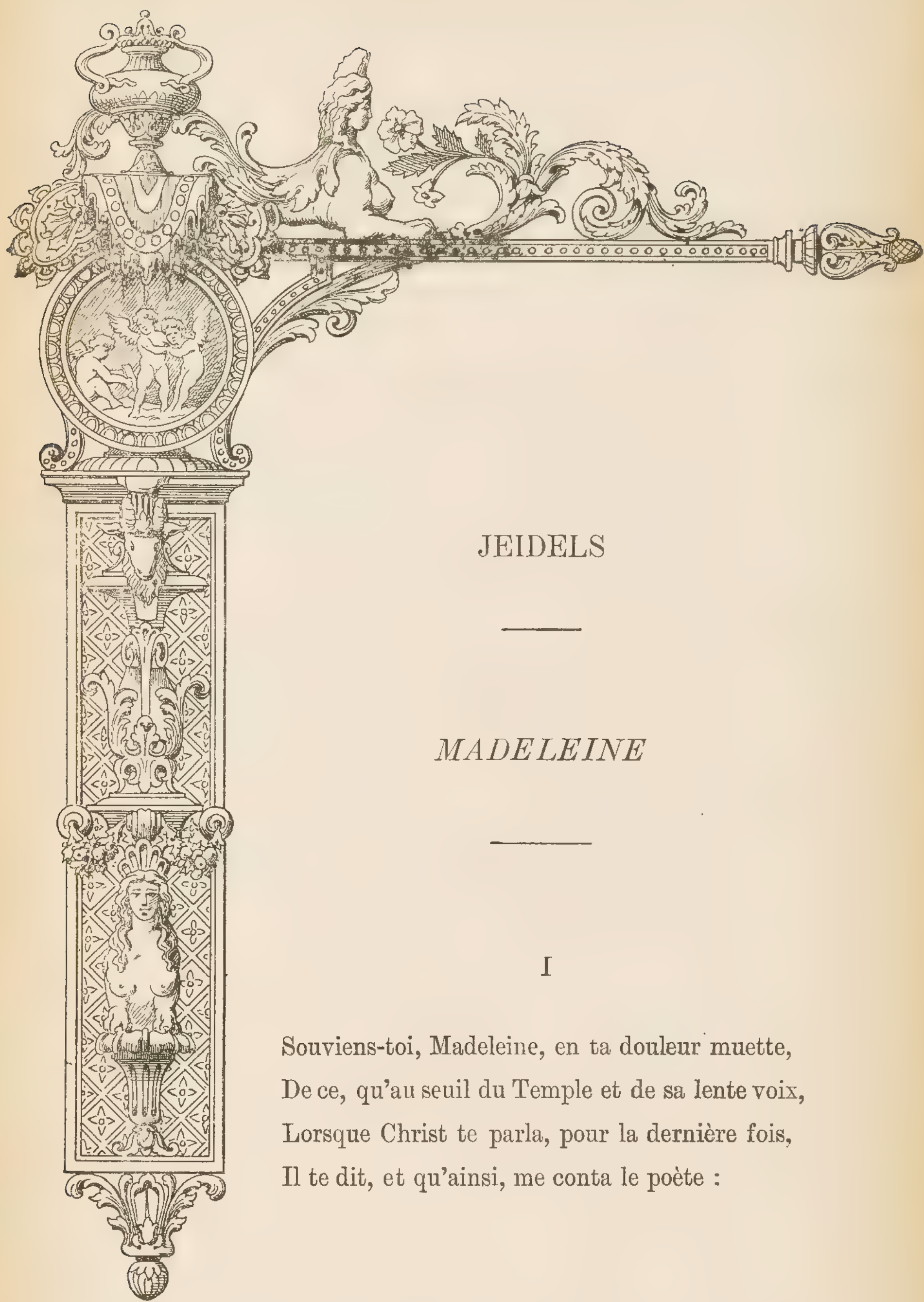
« Entendras-tu mon cœur dans cette voix immense
Que, sur la vague en pleur, les vents emporteront,
Femme, en qui mon tourment sans cesse recommence,
Qui d'un exil sans fin me mesuras l'affront ?

« Ah ! que la Mort me prenne et que mon cœur se fasse
Flot vivant, pour venir à tes pieds se briser,
Lorsque la Mer et Toi, vous êtes face à face,
Le soir mêlant vos fronts sous un même baiser ! »









JEIDELS

MADELEINE

I

Souviens-toi, Madeleine, en ta douleur muette,
De ce, qu'au seuil du Temple et de sa lente voix,
Lorsque Christ te parla, pour la dernière fois,
Il te dit, et qu'ainsi, me conta le poète :

« Comme aux pieds du Seigneur elle était demeurée,
Après avoir versé ses parfums et son cœur,
Cependant que, du Temple ayant gagné l'entrée,
La foule s'écoulait avec un bruit moqueur,

« La solitude ayant mis à nu leurs deux âmes,
Elle lui dit : je t'aime ! et les siècles diront :
Celle-ci fut heureuse entre toutes les femmes
Qui te prit dans ses bras et qui baisa ton front.

« Christ répondit : — Attends que je sois mort : je t'aime !
C'est seulement quand, au linceul, tu m'étendras,
Femme, que tu pourras, sans affront ni blasphême,
Me baiser sur le front et m'étreindre en tes bras.

Mon sang de tes péchés aura lavé l'injure,
C'est pour toi que je meurs, ô Femme, seulement,
Que ta chair rachetée et que ta lèvre pure,
Te fassent digne enfin de ton Dieu pour amant ! »

— Ecoute maintenant la voix, qui, sous la nue,
Te dit : O Madeleine, enfin l'heure est venue !

II

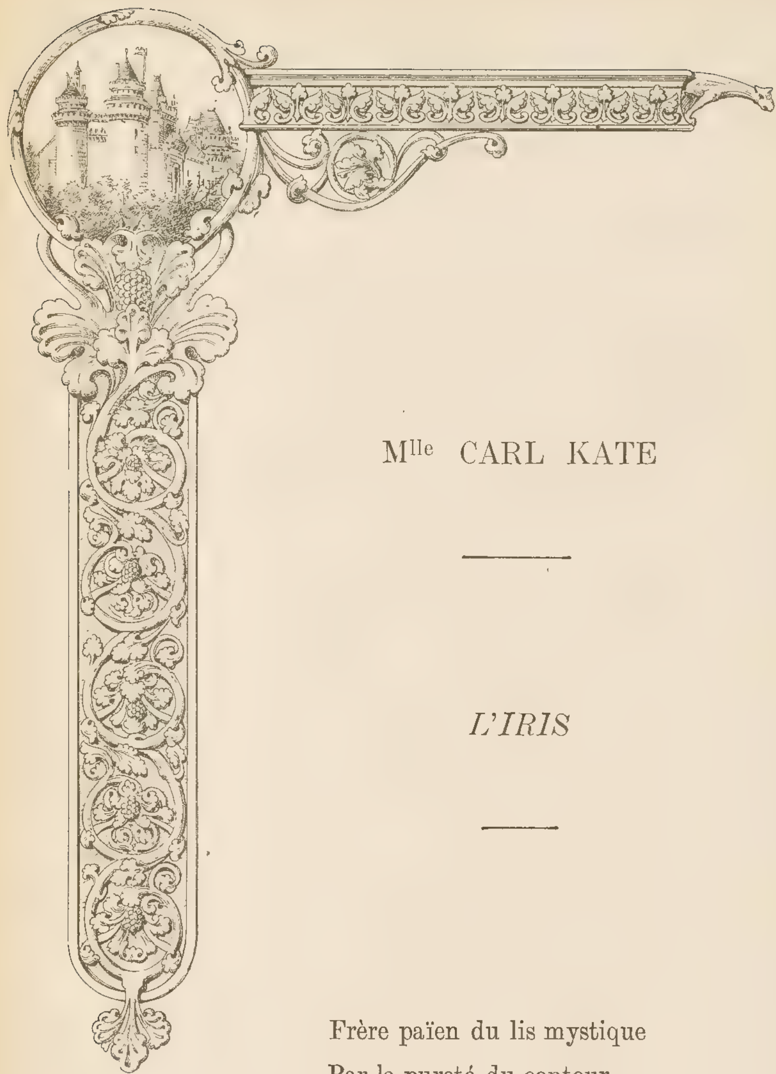
Pécheresse au grand cœur et dont l'âme, en vain pleine,
S'ouvrit au saint désir d'un immortel tourment,
Et qui, rêvant d'un Dieu méconnu pour amant,
But ton dernier baiser dans sa dernière haleine,

Te voilà maintenant qui caches sous la laine,
Comme un trésor impur, ton corps doux et charmant,
Et fuis sous les rochers, l'œil clair du firmament,
Vierge du repentir, ô sainte Madeleine !

Toi qui portes, plus haut que ta virginité,
Le sacrilège oubli de ta propre beauté,
Comme un soldat vaincu laisse tomber ses armes,

L'ennui gémit, en Toi, plus que l'ennui du ciel,
Du jeune homme au front pur, plus beau qu'Alaciel.
Et c'est encor l'amour qui pleure dans tes larmes !





Mlle CARL KATE

L'IRIS

Frère païen du lis mystique
Par la pureté du contour,
Fleurs, non de candeur, mais d'amour,
En sa noblesse hiératique,

L'iris croît sur le bord des eaux
Où son front de velours se mire,
Près du narcisse qui s'admire
Alangui parmi les roseaux.

Une âme de parfum très douce
Monte de son cœur poudré d'or
Où le vol du bourdon s'endort,
Et son pied plonge dans la mousse.

D'un vert étincelant et clair
Sa tige rigide s'élève
D'un feuillage aux pointes de glaive,
Dressant sa menace dans l'air.

Sous la caresse de la nue
Qu'un ton de rose borde encor
L'iris est un charmant décor
Aux splendeurs de la Femme nue,

Dans les bois profonds où, l'été
Filtrant ses caresses vermeilles,
La Femme et la Fleur sont pareilles
Par la grâce et par la fierté.

La Femme et la Fleur sont égales,
Par le charme doux et grisant,
Dans l'air où, sous le ciel pesant,
Monte la chanson des cigales.

Assise sur le vert gazon,
Près de l'eau qui frémit à peine,
Celle-ci respire l'haleine
Des iris en leur floraison.

Et dans cette âme parfumée
Comme celle d'un encensoir,
Boit, sous l'enchantement du soir,
L'ivresse de se croire aimée.









VISCONTI

RÊVE MYSTIQUE

I

O Sommeil de la Femme, à nos veilles cruel,
Qui dira pour nos cœurs tes effrayants mystères,
Durant les longues nuits qui nous font solitaires
Auprès du compagnon pourtant habituel ?

Vainement sur son flanc et sur sa gorge nue
Que son souffle léger berce amoureusement,
Nous penchons notre oreille au bruit doux et charmant
Qui, tout bas, nous remplit d'une angoisse inconnue.

Pour qui bat tendrement ce beau sein soulevé ?
Vers qui s'en va le chant obscur de cette haleine ?
Et toutes ces beautés dont sa jeunesse est pleine,
Quel en est, dans la Nuit, le possesseur rêvé ?

Tu ne sauras jamais, ô Femme, la torture
Que nous fait ton sommeil, quand nous ne dormons plus
Et quels desirs, en nous, s'agitent, superflus,
De deviner ton rêve, ô chère créature !

II

Que ne suis-je le rêve où ton âme me fuit,
Quand l'haleine des fleurs dont ta bouche est baisée
Se berce aux rythmes lents de ta gorge apaisée
Dans la tranquilité profonde de la Nuït !

Que ne suis-je le rêve où ma douleur te suit,
D'un souffle haletant et d'une aile brisée,
Sans entrevoir jamais, comme une aube embrasée,
L'invisible soleil qui, sur ton front reluit!

L'amour qui te fait vivre est celui qui me tue :
— Car ta sérénité cruelle de statue
N'est qu'un leurre où, sans fin, s'épuise mon souci,

De ton sommeil menteur étreignant le mystère,
Près de ton cœur j'y sens vivre un hôte adultère,
Et voudrais être mort pour t'apparaître aussi.





BOTKINE

JEUNE FILLE

La vierge est la Sphynge éternelle
Debout au seuil de nos effrois,
Et nul n'a pénétré, je crois,
Ce que la vierge cache en elle.

Où vont le rêve de ses yeux
Et le sourire de sa bouche ?
Sera-t-elle douce ou farouche
A qui la chérira le mieux ?

Les ondes de sa chevelure
Seront-elles le doux Léthé
Où le cœur, aux flammes jeté,
Viendra rafraîchir sa brûlure,

Où les Gorgoniques serpents
Qui, dans les étreintes lascives,
Mordent, à plein, dans les chairs vives
Qu'enrouleront leurs plis rampants ?

Et la grâce qui nous attire
Vers sa lèvre et ses seins vainqueurs,
Qu'apporteront-ils à nos cœurs,
Ou de l'ivresse ou du martyre ?

Oui, ces beaux seins fermes et blancs,
Quel souffle, en passant, les soulève ?
L'aile tremblante d'un pur Rêve
Ou la mer des désirs brûlants ?

Qu'a-t-elle deviné du monde
Celle qui ne sait pas l'amour,
Qui ne le connaîtra qu'un jour
Et sous sa caresse profonde ?

Quand s'ouvriront, à sa clarté,
Ce clair regard et ce sourire
Faudra-t-il bénir ou maudire ?
Le Dieu qui l'arma de Beauté ?

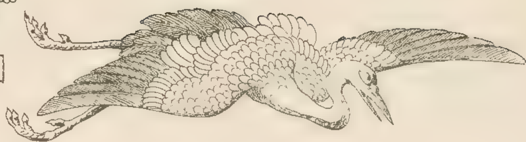
La vierge est la Sphynge éternelle
Debout au seuil de nos effrois
Et nul n'a pénétré, je crois,
Ce que son âme porte en elle !











SCHULTZ-WETTEL

A LA CHEMINÉE

Toi qui, dans la tiédeur menteuse de ta chambre,
Rêves auprès de l'âtre où rougeoie un tison,
Écoute la chanson que dit, à l'horizon,
A travers les bois morts, le souffle de Décembre.

Tandis qu'à tes genoux, tes voiles, grands ouverts,
Sont tombés, révélant l'éclat de ta chair nue,
Amante de demain, hier encore inconnue,
Écoute la chanson lointaine des hivers :

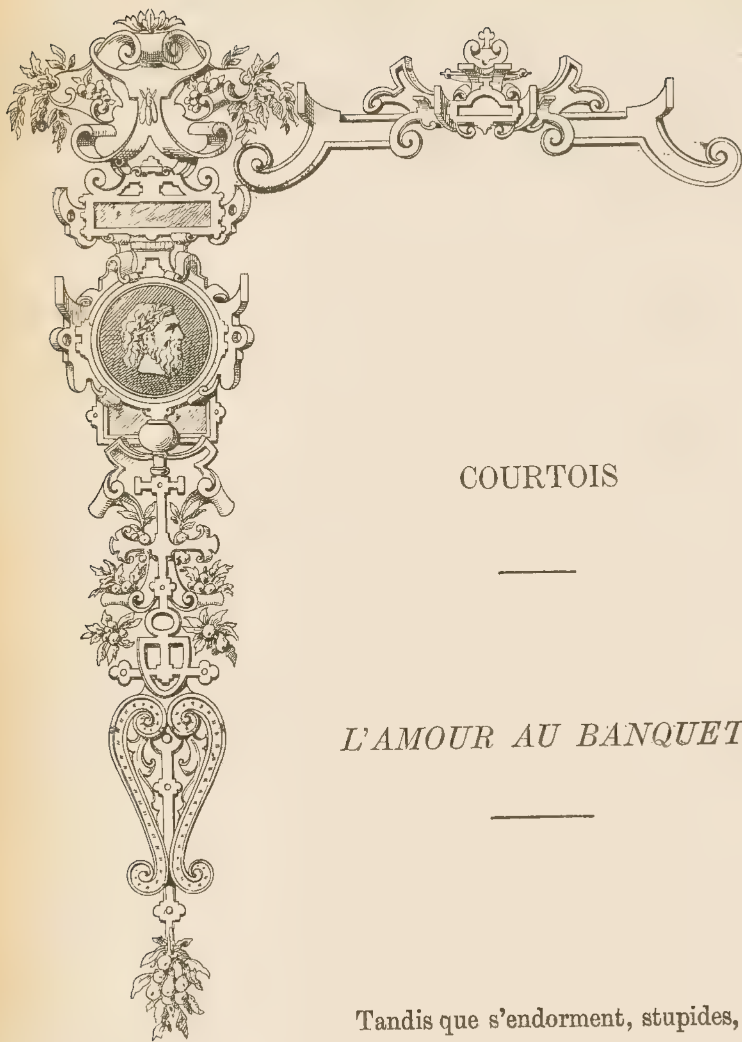
— « La neige a vêtu d'hermine des bois
Et le givre y pend en frêles dentelles.
Quand revient l'hiver je songe et je bois
Au pays lointain des fleurs immortelles.
Rappelons-nous ! — Les lis flottants
Montent dans les cieux palpitants.
En route, mon âme ! et courage !
— La tiédeur du foyer nous permet ce mirage ;
Fermons les yeux pour rêver au Printemps !

« Un voile brumeux flotte dans le vent
Et le soir y met sa bordure sombre.
Quand revient l'hiver, je pense souvent
Au pays lointain des soleils sans ombre.
Rappelons-nous ! — Quelle clarté
Baigne d'azur l'immensité !
En route mon âme ! et courage !
— La chaleur du foyer nous permet ce mirage :
Fermons les yeux pour rêver à l'Été.

« Dans l'air s'est éteint le bruit des ébats
Et la bise y met des chansons étranges.
Quand revient l'hiver je pense tout bas
Au pays lointain des longues vendanges.
Rappelons-nous ! — Du cep, moins vert,
Le cœur de pourpre s'est ouvert
Et jusqu'au bord emplit la tonne.
— Amis fermons les yeux pour rêver à l'Automne.
Fermons les yeux pour oublier l'hiver ! »

Amante de demain, hier encore inconnue,
C'est la chanson du sage éparse dans le jour
Qui triste, vient mourir sur ton épaule nue.
— Ferme les yeux pour rêver de l'Amour !





COURTOIS

L'AMOUR AU BANQUET

Tandis que s'endorment, stupides,
Tes convives, cruel enfant,
De ton carquois d'or triomphant,
Tire les flèches intrépides.

Aux rêves de Bacchus vainqueur
Laissant tes compagnons de joie,
Courbe sous ta main, l'arc qui ploye
Et fait des blessures au cœur.

Car les vignes que tu vendanges
Dans leurs veines roulent du sang,
Et c'est en déchirant au flanc
Tes victimes, que tu te venges.

O Toi qui, des roses au front,
Et, couronné par les plus belles,
De connaître encor des rebelles
Ne saurais supporter l'affront,

Car la blessure que tu creuses,
Du fer de ton trait acéré,
Punit ceux qui t'ont préféré
Les vins et les chairs savoureuses,

Les fous qui ne se doutent pas,
Amour, que tes rudes supplices
Surpassent encore, en délices,
Tout ce qui nous charme ici bas.

Dans ces corps nus, dans ces chairs fraîches
Repus jusqu'au lâche sommeil,
Faisant jaillir un flot vermeil,
Plonge la pointe de tes flèches.

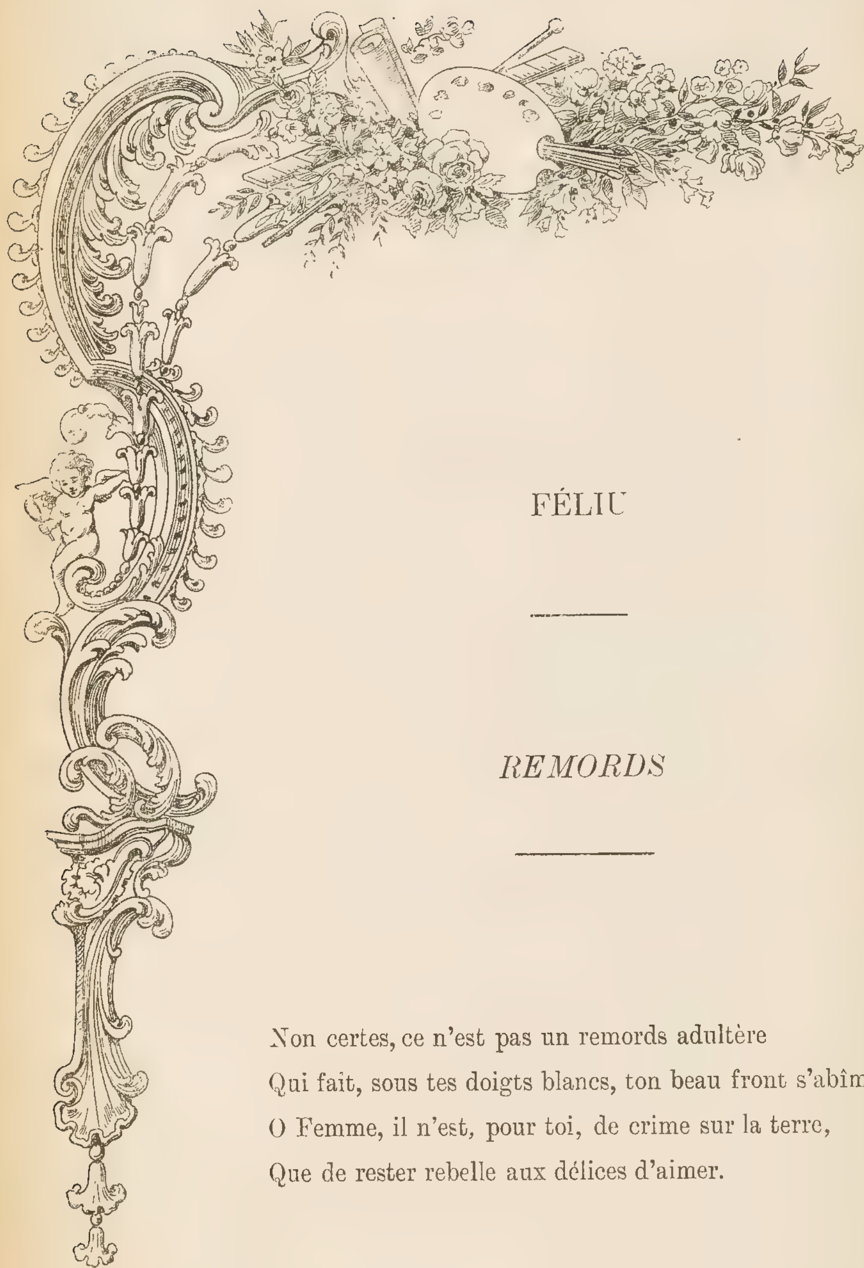
Darde la torture et la Mort
Sur cette humanité sans flamme,
Et de t'avoir volé son âme
Enfin donne lui le remords.

Que sous tes coups leur flanc gras saigne
Et qu'ils expirent sous ta loi !
Mais qu'un autre que moi les plaigne ;
— Heureux ceux qui meurent par toi !









FÉLIU

REMORDS

Non certes, ce n'est pas un remords adultère
Qui fait, sous tes doigts blancs, ton beau front s'abîmer ;
O Femme, il n'est, pour toi, de crime sur la terre,
Que de rester rebelle aux délices d'aimer.

Oui, rugis de douleur, d'amertume et de honte
Toi que ne grise pas l'ivresse des baisers,
En entendant la voix qui, lamentable, monte
Des lèvres de l'amant aux vœux inapaisés :

I

« Neige par la blancheur, neige par les frissons,
Ta chair jette au soleil de froides étincelles ;
Et tes cheveux mêlés ressemblent aux buissons
Où le givre suspend ses frileuses dentelles.

« Comme dessus un fleuve où courent les glaçons,
Mille scintillements passent dans tes prunelles
Et le vent de ta lèvre a les fraîcheurs cruelles
Des souffles que la Nuit roule sur les gazons.

« Quelle implacable bise a glacé, sur ta bouche,
Les baisers que nous doit ta vivace beauté,
O toi qui ne sais pas l'heure de la volupté,

« Et passes dans l'orgueil de ta splendeur farouche ?
— Voici que le Printemps rit sur le coteau vert
Et que tu portes seule, un éternel hiver ! »

II

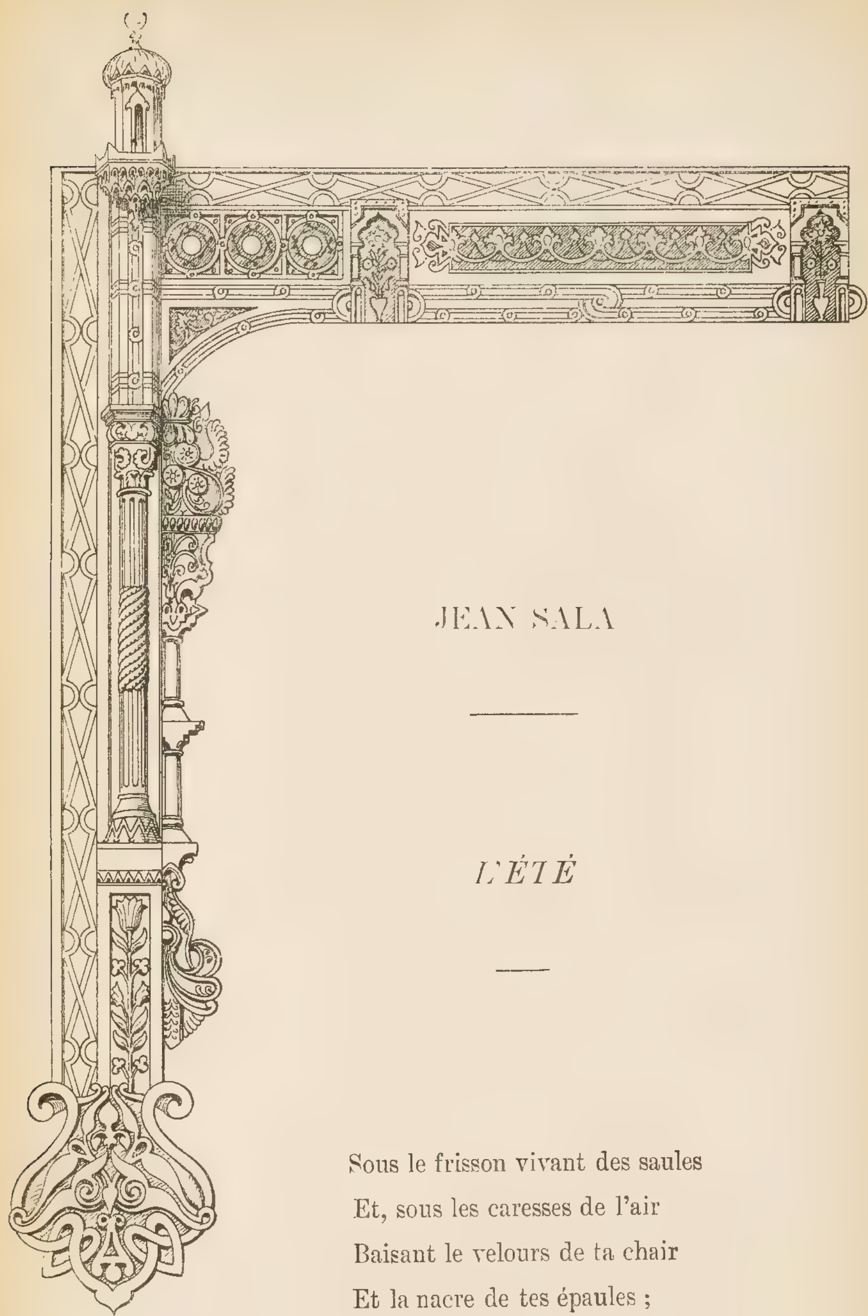
« Comme un grand lac perdu dans une solitude,
Femme, ton front caché rêve éternellement.
Qui t'apprit le secret de cette quiétude
Où le remords s'apaise, où s'endort le tourment ?

« Va, ce calme n'est rien qu'une savante étude.
J'ai lu dans ton sourire une douleur qui ment.
Tu refuses aux Dieux, dont la main te fut rude,
L'ivresse d'entrevoir l'horreur du châtiment.

« Je t'admire et te plains, ô fière créature,
Pareille aux vieux Titans des cieux précipités,
Triste sœur des maudits et des déshérités !

« De ton front résigné j'ai compris l'imposture ;
Enfant j'ai de ton mal sondé la profondeur :
Les dieux ont mesuré ta souffrance à ton Cœur. »





JEAN SALA

L'ÉTÉ

Sous le frisson vivant des saules
Et, sous les caresses de l'air
Baisant le velours de ta chair
Et la nacre de tes épaules ;

Tes beaux pieds nus dans les roseaux
Dont la cîme, en tremblant, t'effleure,
O Toi qui livrais, tout à l'heure,
Ton corps à l'étreinte des eaux,

N'entends-tu pas, sous la ramure
Où s'abrite ta nudité,
Jusqu'à toi monter le murmure
Triste du flot trop tôt quitté.

Arrêtant, sur ta tête blonde,
Le voile à tes bras suspendu,
Écoute ce que te dit l'onde
Qui pleure le trésor perdu :

— « Toi qui, sous les feux de l'Aurore
Et sous les souffles apaisés,
Livras ta grâce à mes baisers,
Ne me la cache pas encore :

Dans mon sein, que fit ta Beauté
Plein d'un mystérieux hommage,
Laisse descendre ton image
En sa divine pureté.

Sans que ta chair auguste y plonge
Tout entière, comme à l'instant,
De son beau contour éclatant
Laisse moi, du moins, le mensonge !

Avant que ton pied triomphant
Sonne, en s'éloignant, sur la grève,
Laisse moi plus longtemps le rêve
De ton beau corps souple d'enfant !

Toi qui, sous les feux de l'Aurore,
Et sous les souffles apaisés,
Livras ton corps à mes baisers,
Ah ! ne le voile pas encore !









BRAUN

AVANT LE BAL MASQUÉ

Toi qui, dans sa grâce ingénue,
Nous montre ton corps doux et blanc,
Que cherche ton regard troublant,
O Femme si chastement nue ?

Cherche-t-il, dans nos propres yeux,
L'enthousiasme que soulève,
Sous nos fronts — comme dans un rêve —
L'éclat de ton corps radieux ?

C'est que tu sais, alors, sans doute,
Que, dans ce monde détesté,
La Femme et sa chère beauté
Seules, fleurissent notre route;

Et que rien ne vaut ici bas
Le doux rêve dont tu nous tentes,
Femme dont les chairs éclatantes
Mettent du soleil sur nos pas!

— Toi qui, dans sa grâce ingénue,
Nous montre ton corps doux et blanc,
Que cherche ton regard troublant
O Femme si chastement nue?

Cherche-t-il quel émoi secret
Met, dans nos poitrines brûlantes,
L'orgueil de tes chairs éclatantes
Que tu révèles sans apprêt ?

Car ici bas, où tout nous leurre,
Chatiés pour d'obscurs péchés,
Rien ne vaut tes charmes cachés
Qu'en tremblant notre bouche effleure.

Rien ne vaut le parfum divin
Dont tes grâces sont embaumées
Et qui, montant des bien-aimées,
Nous enivrent comme un bon vin.

— Toi qui, dans sa grâce ingénue,
Nous montre ton corps ferme et blanc,
Que cherche ton regard troublant
O Femme si chastement nue ?





BOUVET

SOIR

I

Le soleil, déchiré par les rocs ténébreux,
Tombe, comme César, dans sa pourpre sanglante.
Avant de nous quitter l'heure se fait plus lente
Et de confuses voix murmurent des adieux.

C'est le soir — l'horizon se remplit de lumière
Et la pourpre s'allume aux rives de l'azur ;
Et le flot attiédi, plus profond et plus pur,
Enivre de chansons la rive hospitalière.

Derrière les brouillards où Phébé va s'asseoir,
La dernière colline a caché ses épaules :
L'onde baise tout bas les longs cheveux des saules.
Vesper luit, comme un pleur dans l'œil profond du soir.

On entend murmurer, sous les lentes morsures
Des lierres vagabonds, les chênes orgueilleux,
Et les soupirs lointains qu'élèvent vers les cieux
Les pins ensanglantés d'odorantes blessures.

C'est l'heure où tout cœur fier fuit dans la liberté,
En sentant se rouvrir la blessure fermée,
Tandis qu'au sein des fleurs, la Nature pamée
Boit la fraîcheur de l'ombre et l'immortalité.

II

Bien loin de ces rêves moroses ,
Sur les bords du lac argenté,
Et sous la lunaire clarté
Qui teinte de gris leurs chairs roses,

Celle-ci tordant ses cheveux
Et cette autre assise dans l'herbe,
La troisième, au torse superbe,
Fendant l'eau de son corps nerveux,

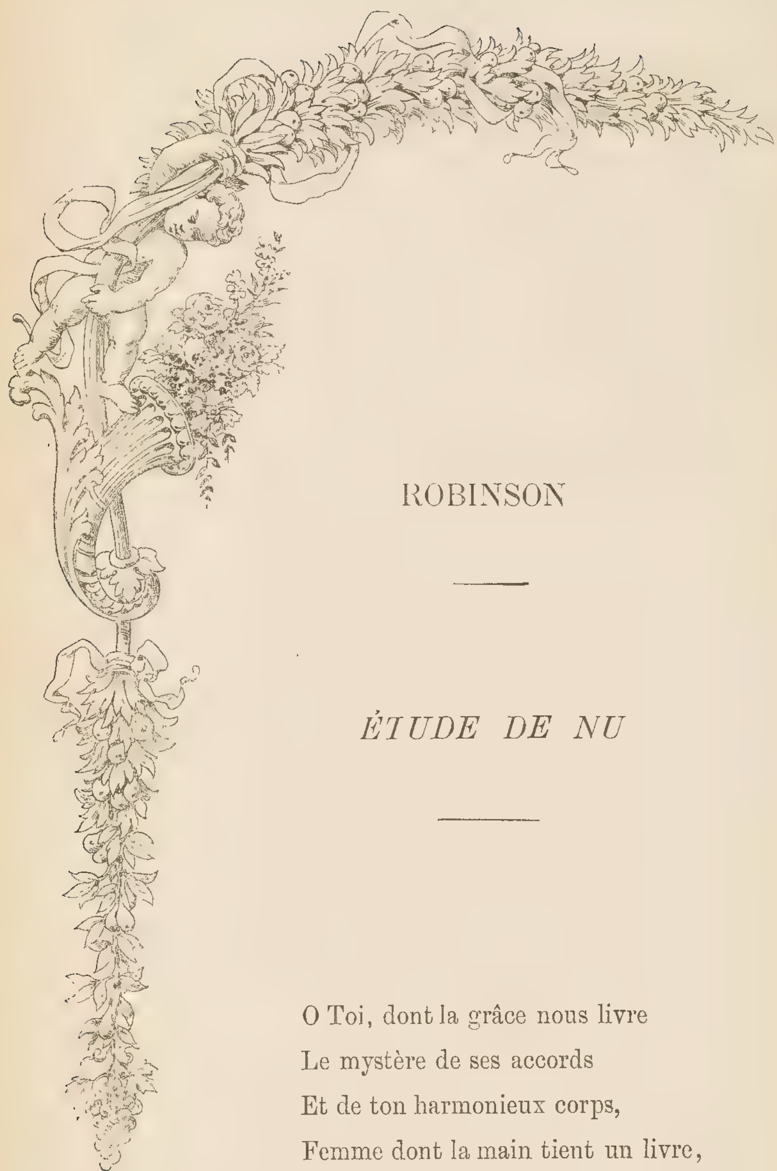
Cependant que Phébé s'élance
Au chemin clair du firmament,
Elles savourent doucement
La solitude et le silence.

Et la verdoyante prison
Où, les enferme le bois sombre,
Des douceurs fraîches de son ombre
Enveloppe leur horizon.









ROBINSON

ÉTUDE DE NU

O Toi, dont la grâce nous livre
Le mystère de ses accords
Et de ton harmonieux corps,
Femme dont la main tient un livre,

Dont, tandis que ta nudité
Révèle ses splendeurs insignes,
Sur le vain grimoire des lignes
Le beau regard semble arrêté.

Est-ce au moins, les vers d'un Poète
Chantant la Beauté sans retour
Et les miracles de l'Amour,
O Femme, qui te font muette ?

Sinon jette ton livre au vent,
Pour écouter l'hymne inconnue,
Que murmure, à la beauté nue,
Le poète, tout bas rêvant :

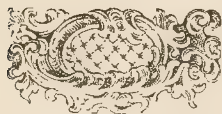
— « Je vais, le cœur lassé des vaines meurtrissures,
Cherchant une douleur qui ne puisse guérir.
Seule, la Beauté fait d'immortelles blessures
Et le mal de l'aimer console d'en souffrir.

« Le Temps, essaye, en vain ses savantes morsures,
Aux choses qu'ici bas, la Beauté vient fleurir.
Elle passe, et partout, met des empreintes sûres
Et le bien de l'aimer console d'en mourir !

« O splendeur de la forme à la forme transmise !
Le temps garde à nos fils l'éternelle surprise
De ton divin sourire, ô fille de Vénus !

« O Beauté de la Femme, ô seule Beauté vraie !
Je suis des insensés que ta grandeur effraye
Et dont la lèvre effleure à peine tes pieds nus ! »

Et, si quelque pitié te vient de sa folie ;
Si son culte éperdu charme enfin ton esprit,
Femme, tourne vers lui ta lèvre qui sourit,
Livre, à ses bras, tes bras dont la chaîne nous lie !





KAZAK

SOLEIL D'ORIENT

Au dehors le soleil flamboye ;
Midi roule ses feux brûlants ;
Leurs corps, plutôt bistrés que blancs
De l'ombre savourent la joie.

Au dehors c'est l'écrasement
Du jour et le morne silence ;
De leurs lèvres en fleurs s'élance
Un bruit de voix clair et charmant.

Au dehors c'est comme un calvaire
Où la soif brûle le chemin ;
Celle-ci, dans sa belle main,
Très gaiement élève son verre.

Au dehors, dans le sable ras
Nul ruisseau n'arrête la course ;
Celle-là dans l'eau d'une source
Plonge la rondeur de ses bras.

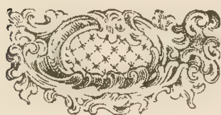
Au dehors, où tout se recueille,
Pas d'arbre qui ne soit roussi ;
De sa compagne celle-ci
Chatouille le cou d'une feuille.

Au dehors c'est le ciel farouche
Qu'aucun nuage ne voila ;
Comme celle-ci, celle-là
A le sourire sur la bouche.

Leurs beaux corps, souples et nerveux,
Pressés d'une même caresse,
L'enlacement prochain des tresses
Où se mêleront leurs cheveux,

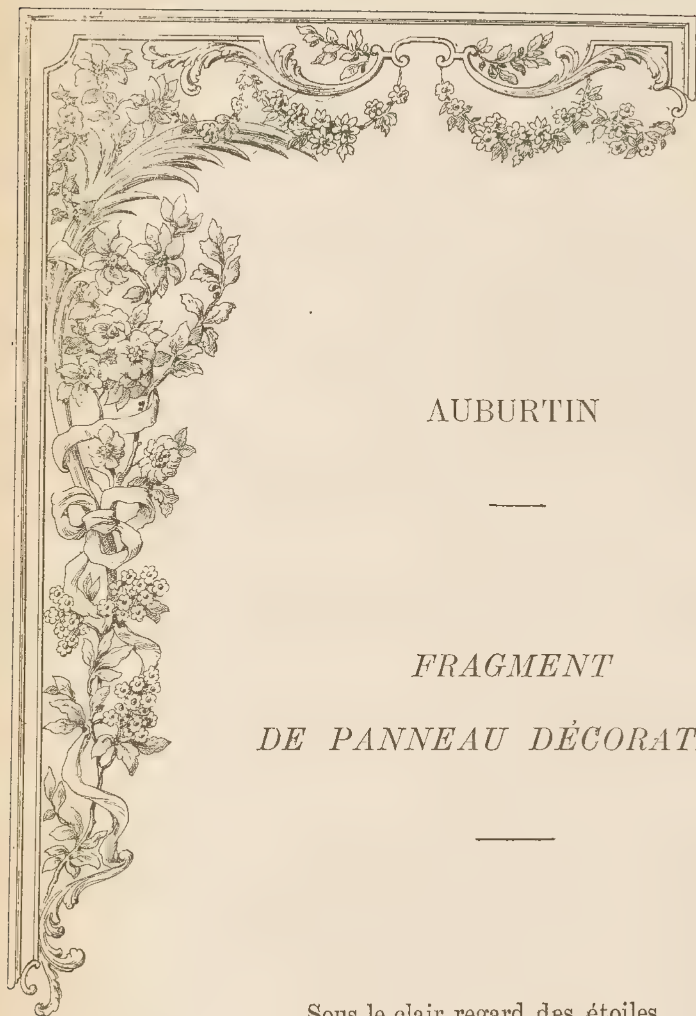
L'effeuillement épars des roses
Qui leur serviront de coussins,
Le battement de leurs beaux seins
Disent l'oubli de toutes choses,

Dans l'alanguissement divin
Et dans la sereine folie
Qu'aux âmes sans mélancolie
Verse la chaleur du bon vin !




KAZAK





AUBURTIN

FRAGMENT
DE PANNEAU DÉCORATIF

Sous le clair regard des étoiles
Aux rives du ciel bleu rêvant,
Elles ont dépouillé leurs voiles
Et livré leurs cheveux au vent.

Et, vers l'eau claire qui les tente
Sous les premiers frissons de l'air,
Incliné la grâce éclatante
Et savoureuse de leur chair.

Arrêtant leur course lassée
Aux revers fleuris des îlots,
Elles écoutent, cadencée,
La chanson mourante des flots.

En une musique inconnue
Et de mystérieux accords,
Ceux-ci chantent leur beauté nue
Et les délices de leur corps.

Disant que c'est un grand dommage
Si le jour, trop vite fini,
Ne reflète plus leur visage
Dans leur miroir d'ombre terni !

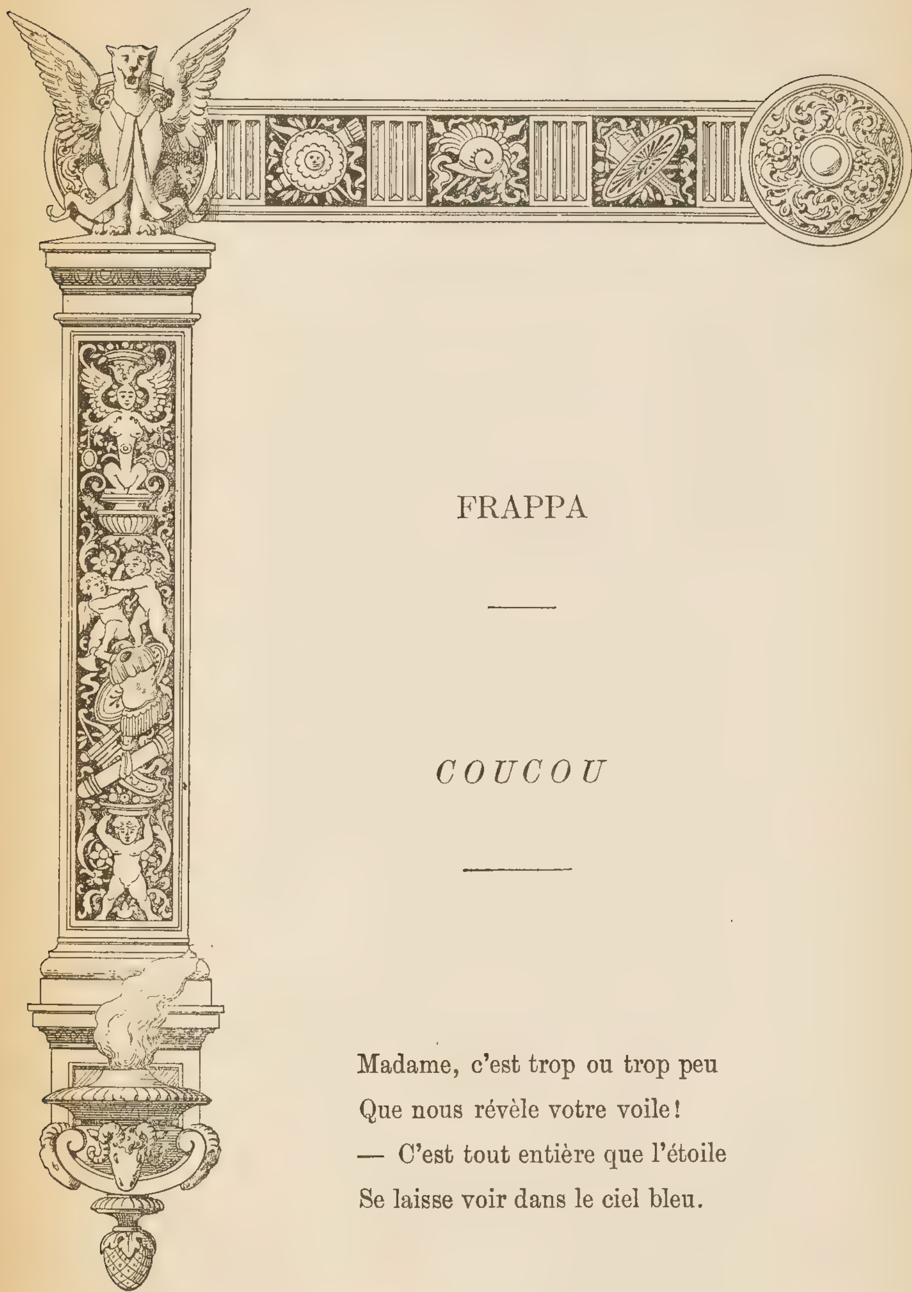
Et, se rappelant dans leur rêve,
La douce fable de Vénus,
Qu'ils voudraient, du moins, sur la grève,
Baiser le bout de ses pieds nus.

Mais les belles, très nonchalantes,
Et pleines d'alanguissement,
Ne goûtent, de ces voix dolentes
Que le lointain chuchottement.

Et tandis que Phébé s'élance,
Très calme dans le ciel pâli,
Boivent, aux lèvres du silence
Le vin caressant de l'oubli ;

Et, dans ce site solitaire,
De leurs seuls Rêves habité,
Goûtent le mépris de la terre
Avec l'orgueil de la Beauté.





FRAPPA

COUCOU

Madame, c'est trop ou trop peu
Que nous révèle votre voile!
— C'est tout entière que l'étoile
Se laisse voir dans le ciel bleu.

Comme votre sœur de la nue,
Aux regards charmés des élus,
Par pitié montrez un peu plus
De votre belle image nue !

Car c'est cruel en vérité,
Et presque pour verser des larmes,
Que ne voir qu'à demi les charmes
Dont est faite votre beauté !

Sans doute, votre gorge blanche
Est pour tenir longtemps les yeux.
Mais comme ils descendraient joyeux
Jusqu'aux contours de votre hanche !

Qu'ils suivraient amoureusement
De vos jambes les nobles lignes
Où l'aile candide des cygnes
A laissé son duvet charmant !

Et, plus bas, pour les plus moroses,
Ce serait un enchantement,
De baiser très dévotement
La nacre de vos ongles roses.

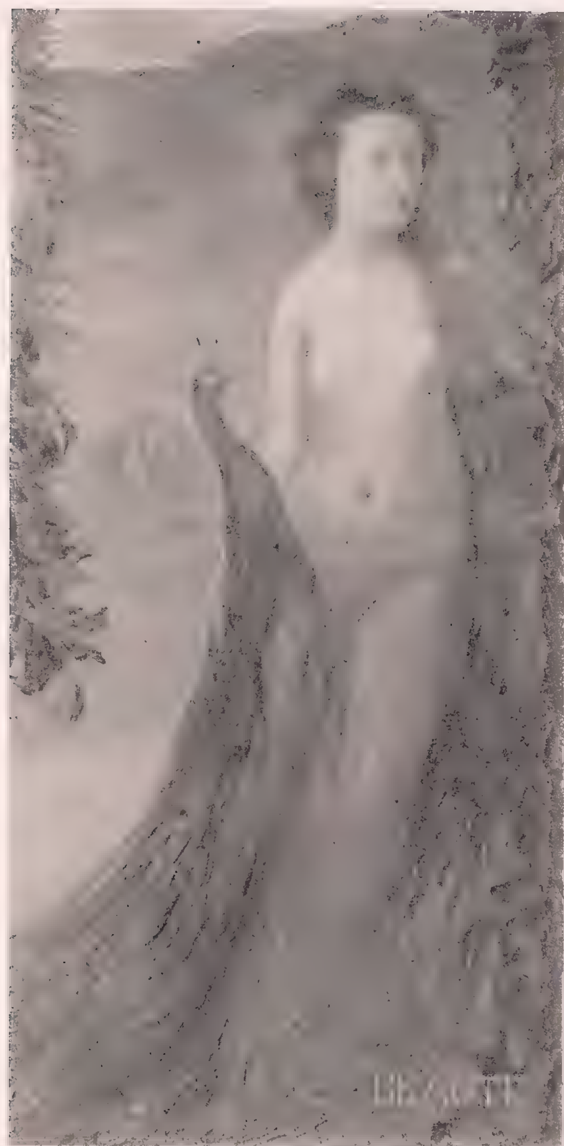
Mais voilà ! Pour vous c'est un jeu,
— Coucou ! dit votre clair sourire.
Permettez-moi de vous le dire :
Madame, c'est trop ou trop peu !

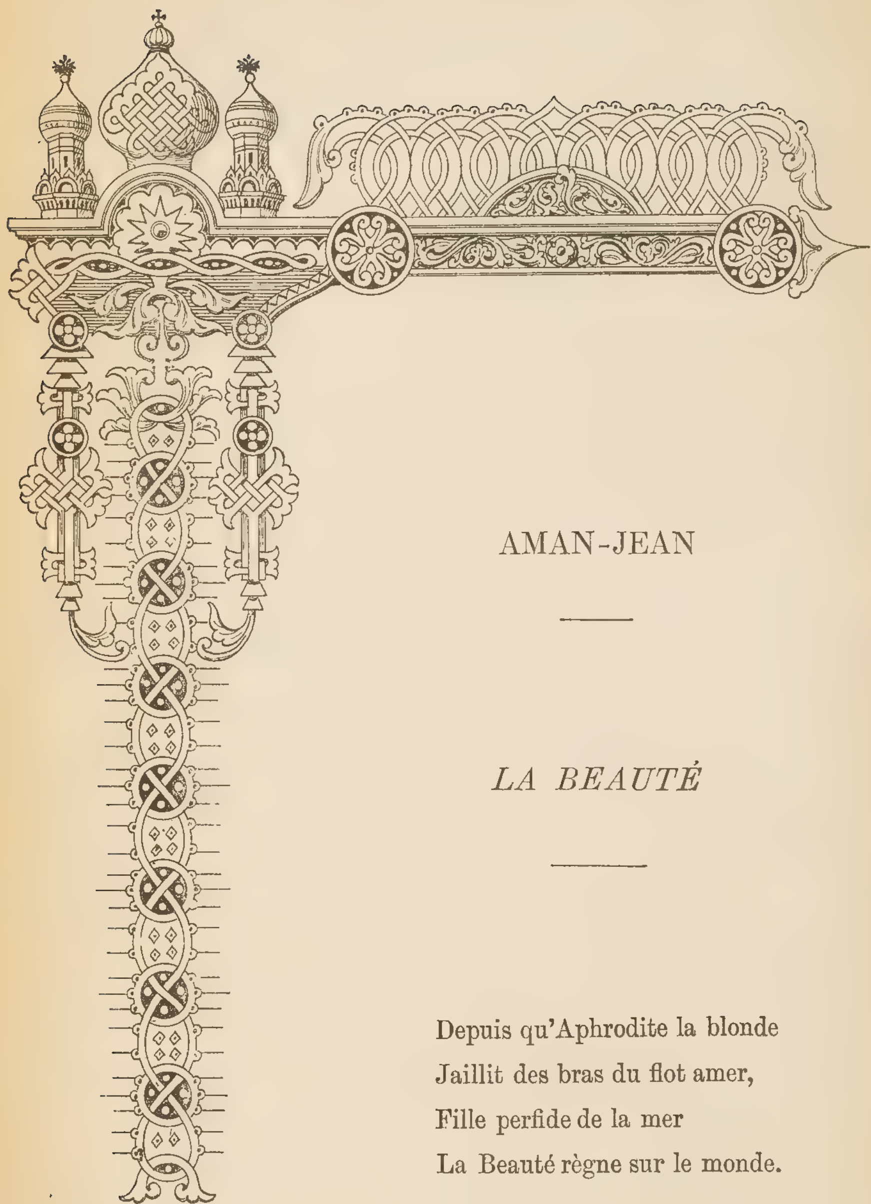
Sans doute, le trésor est rare
De tant de charmes à foison.
Mais c'est là même une raison
Pour vous en montrer moins avare !

Imitez la bonté de Dieu
Qui vous les compte sans usure.
Faites-nous meilleure mesure,
Madame, C'est trop ou trop peu !









AMAN-JEAN

LA BEAUTÉ

Depuis qu'Aphrodite la blonde
Jaillit des bras du flot amer,
Fille perfide de la mer
La Beauté règne sur le monde.

Elle est Vénus ; elle est Junon
Dont l'orgueil du Paon est l'insigne,
Et Léda, l'amante du cygne...
Au reste que nous fait son nom !

Elle est la douleur et la joie,
Reine du corps et de l'esprit ;
Elle est l'espoir qui nous nourrit ;
Elle est la meule qui nous broye.

Chimère aux griffes de lion,
Qui nous brûle de son haleine,
Elle est Judith, elle est Hélène,
Foulant les cendres d'Ilion.

La Sphynge aux profondes prunelles,
Aux yeux de mystères voilés
Qui porte, dans nos cœurs troublés,
L'effroi des choses éternelles.

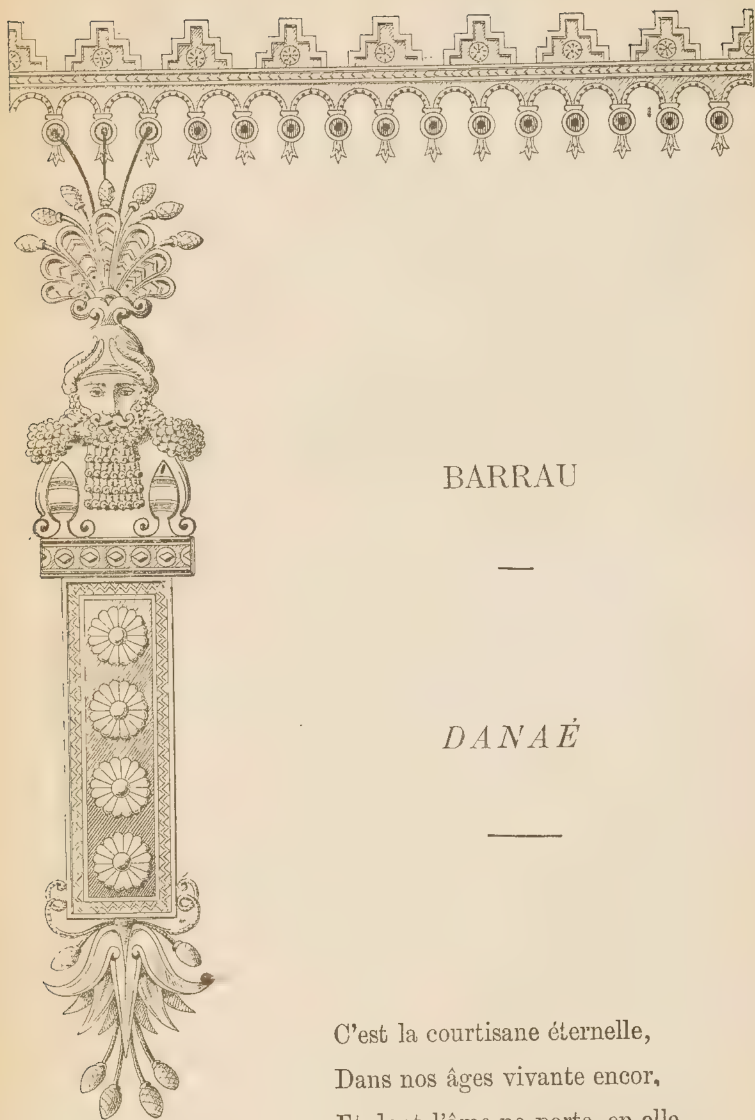
Devant ses coups semblant courir,
Foule à l'avance condamnée,
Nul ne maudit sa destinée
De tous ceux qu'elle a fait mourir.

Beauté dont l'immortelle image,
Comme un fleuve au cours gracieux
Reflètes là splendeur des cieux
Et que sert notre antique hommage,

Toi qui, dans les pires destins,
Apportes d'obscures délices
Et sais faire doux les supplices
De tant de martyrs clandestins !

Beauté dont la grâce, farouche
A nos désirs inapaisés,
Dans le miel divin des baisers
Portes l'Infini sur ta bouche,

Pour qu'un peu de sérénité
Adoucisse ma dernière heure,
Souffre qu'à tes pieds nus je meure
Et verse mon sang, ô Beauté !



BARRAU

—

DANAÉ

—

C'est la courtisane éternelle,
Dans nos âges vivante encor,
Et dont l'âme ne porte, en elle,
Que la soif immonde de l'or.

Toujours glorieusement nue
Sous la caresse du ciel bleu,
Vous savez, comme moi, le Dieu
Dont sa grâce attend la venue :

Ce n'est ni le beau cygne blanc
Sous qui Léda s'est étendue,
Ni, vainqueur d'Europe éperdue,
Le taureau noir au rude flanc ;

Ce n'est ni le poète auguste
Dont la lyre fait vibrer l'air,
Ni le héros dont le sang clair
Parfois rougit le noble buste ;

Ce n'est ni l'éphèbe charmant
Qui, d'un mot d'amour s'embarrasse,
Pareil à Narcisse, en sa grâce,
Près de la source s'endormant ;

Ce n'est ni le guerrier farouche
Aux embrassements éperdus
Et qui, même aux baisers vendus
Met toute l'ardeur de sa bouche.

Non ! c'est l'effroyable métal,
Dur aujourd'hui comme naguère,
Qui fait du monde un champ de guerre
Et change le lit en étal ;

Le tyran rude et séculaire
Livrant à l'honneur ses combats,
Imposant à tous, ici bas,
L'éternel affront d'un salaire.

Pourtant, Femme, sache-le bien,
Dut l'aveu te rendre farouche :
— Près d'un seul baiser de ta bouche,
L'or lui-même, infâme, n'est rien !





CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS

Délivrés dans toutes les gares du P.-L.-M.

POUR LES VILLES D'EAUX

DESSERVIES PAR LE RESEAU P.-L.-M.

Valables 30 jours, avec facilité de prolongation d'une ou plusieurs périodes de quinze jours, moyennant 10 % de supplément par chaque période de prolongation.

Il est délivré, du 15 mai au 15 septembre, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres aller et retour, aux familles d'au moins quatre personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classe.

« Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un « de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois. »

Les demandes de ces billets doivent être faites quatre jours au moins avant celui du départ, à la gare où le voyage doit être commencé.

BILLETS DIRECTS DE PARIS A ROYAT ET A VICHY

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de PARIS à ROYAT, est la voie de Nevers-Clermont-Ferrand

De Paris à Royat en 9 heures — De Paris à Vichy en 6 h. 1/2

De Paris à	Royat..	1re classe 47f80,	2e classe 32 30,	3e classe 21 10
	Vichy..	— 41 »	— 27 70	— 18 10

VOYAGES CIRCULAIRES A ITINÉRAIRE FACULTATIF

CARNETS INDIVIDUELS & CARNETS COLLECTIFS

Il est délivré, pendant toute l'année, des carnets de voyages circulaires avec itinéraire facultatif sur les sept grands réseaux français, permettant aux voyageurs d'effectuer, à prix réduits, en 1re, 2e et 3e classe, sur le seul réseau P.-L.-M. de nombreuses combinaisons de voyages circulaires avec itinéraire tracé à leur gré.

Ces carnets sont individuels ou collectifs.

BILLETS D'ALLER & RETOUR DE PARIS A EVIAN-LES-BAINS & A GENÈVE

A prix réduits (*Viâ Mâcon-Culoz*)

Valables pendant *40 jours*, avec faculté de deux prolongations de 20 jours moyennant un supplément de 10 % pour chaque prolongation

		1re classe	2e classe	3e classe
De Paris à	Evian-les-Bains	112 fr. 40	80 fr. 90	52 fr. 75
	Genève	105 fr. »	75 fr. 60	49 fr. 30

Les billets de Paris à Evian sont délivrés du 1er juin au 30 septembre; ceux de Paris à Genève, du 15 mai au 30 septembre.

EXCURSION EN SUISSE

BERNE, INTERLAKEN, MONT-ROSE

Billets d'aller et retour à prix réduits valables 60 jours.

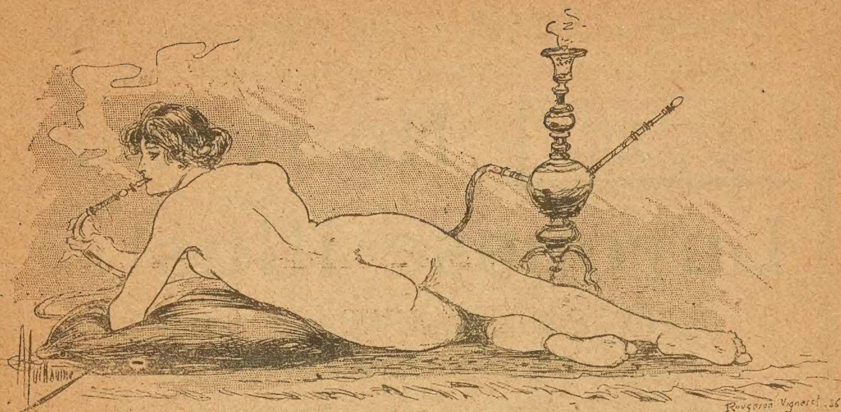
De PARIS à	BERNE	1re classe 101 »,	2e classe 75 »,	3e classe 50 »
	INTERLAKEN	— 113 »	— 83 »	— 56 »

Viâ Dijon, Pontarlier, Les Verrières, Neufchâtel ou réciproquement (Billets délivrés du 15 avril au 15 octobre)

De PARIS à ZERMATT (Mont-Rose). 1re cl. 140 fr., 2e cl. 108 fr., 3e cl. 71 fr.
Viâ Dijon, Pontarlier, Lausanne, sans réciprocité (Billets dél. du 15 mai au 30 sept.)







Le NU au Salon

CÉRAMIQUE D'ART: EMILE MULLER, O. ✻, A IVRY-PARIS

Statue exécutée en grès MULLER



NARCISSE, MOTIF DE FONTAINE, PAR ALEXANDRE CHARPENTIER

Reproduction en grès d'un choix d'œuvres des maîtres de la Sculpture contemporaine

SALON D'EXPOSITION ET DE VENTE : 3, RUE HALEVY, PARIS